

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

La princesse d'Harcourt, dont il s'agit ici, est, à ce que nous croyons, la même que cette fille du distrait Brancas, dame de la Reine, mentionnée déjà, en diverses occasions, dans les lettres de madame de Sévigné et de madame de Coulanges, avec une pointe d'ironie. Nous nous sommes un peu longuement arrêtés à considérer son portrait par le même motif qui avait porté Saint-Simon à le peindre.

« Cette Princesse d'Harcourt, » dit-il, « est une sorte de personnage qu'il est bon de faire connaître pour faire connaître particulièrement une Cour qui ne laissait pas d'en recevoir de pareils ».

En effet, sans cet authentique témoignage, qui pourrait se représenter une figure de ce genre dans la grande galerie de Versailles ou dans les salons de Marly? — Saint-Simon s'est complu à nous en exposer le détail comme critique de cette Cour, qui n'avait pas ses sympathies; précédemment, et dans un tout autre style, il nous a parlé avec non moins d'ampleur d'un caractère fait pour exciter toutes les nôtres. Une grande affliction l'a frappé; le Maréchal de Lorges vient de mourir. C'est avec un sanglot sorti de son cœur qu'il nous l'apprend:

« Le spectacle de cette maison fut terrible. Jamais homme si tendrement et si universellement regretté, ni si véritablement regrettable. Outre ma vive douleur, j'eus à soutenir celle de madame de Saint-Simon que je crus perdre bien des fois; rien de comparable à son attachement pour son père, et à la tendresse qu'il

» avait pour elle; rien aussi de plus parfaitement semblable que leur âme et leur cœur. Il m'aimait comme son véritable fils, et je l'aimais et le respectais comme le meilleur des pères avec la plus entière et la plus douce confiance ».

Dire combien un homme est aimé, et combien il a su aimer, c'est faire suffisamment son éloge, sans qu'il soit besoin d'y rien ajouter. Cependant l'auteur ne peut se détacher si vite de ce cher et triste sujet. Hautes qualités morales, talents, carrière militaire du Maréchal, il met tout sous nos yeux; c'est une biographie qu'il écrit.

Des épisodes intéressants s'y rencontrent; mais il nous faut passer à côté, et poursuivre notre chemin déjà peut-être trop long.

Une autre mort, pourtant, appelle encore notre attention. Ceux surtout qui ont lu, — et, par conséquent, relu, — les lettres de madame de Sévigné; qui ont vécu de sa vie, avec elle, avec ses amis, et se sont faits, pour ainsi dire, de sa famille, ne sauraient y être indifférents.

« Je perdis, » nous dit Saint-Simon, « un ami avec qui j'avais été élevé. qui était un très grand homme, et qui promettait fort: c'était le fils unique du comte de Grignan ».

Oui, c'était ce *petit Marquis*, ce *Maillet*, que sa charmante aïeule, après avoir suivi de loin les progrès de son enfance, nous montre faisant bravement à dix-sept ans ses premières armes au siège de Philipsbourg. — La guerre actuelle lui avait déjà fourni l'occasion de se distinguer, quand la petite vérole vint l'arrêter dans sa car-

rière. Il laissait une veuve. — On sait dans quel gouffre les prodigalités incorrigibles du comte de Grignan avait précipité sa fortune. Pour la relever dans la personne du jeune marquis, il avait fallu recourir à un mariage d'argent. Ce descendant des Adhémar, dont le nom est inscrit au livre d'or de la première croisade, s'était humilié jusqu'à unir son héritier à la fille d'un opulent fermier général. Madame de Sévigné, présente à cette noce, en écrit le détail à son cousin M. de Coulanges. Elle parle avec éloge de la parfaite convenance qui n'a cessé d'y régner, et avec bienveillance de la nouvelle marquise. Mais l'orgueil du père et de la mère s'arrangeait peu d'une telle bru, et ne l'acceptait que sous toutes réserves.

« Madame de Grignan, en la présentant au monde, en faisait des excuses, et avec sa mi-nauderie, adoucissant ses petits yeux, disait qu'il fallait bien de temps en temps du fumier sur les meilleures terres. Elle se savait un gré infini de ce bon mot, qu'avec raison chacun trouva impertinent, quand on a fait un mariage et le dire entre bas et haut devant sa belle-fille. Saint-Amand son père, qui se prêtait à tout pour leurs dettes, l'apprit enfin, et s'en trouva si offensé, qu'il ferma le robinet. »

Le marquis de Grignan ne participait pas sans doute aux mauvais procédés de ses parents envers celle qui portait son nom. On est en droit de le penser, d'après le deuil qu'elle prit à sa mort et ne quitta plus.

« Sa veuve qui n'eût point d'enfants, était une sainte, mais la plus triste et la plus silencieuse qui fut jamais. Elle s'enferma dans sa maison, où elle passa le reste de sa vie, peut-être une vingtaine d'années, sans en sortir que pour aller à l'Église, et sans voir qui que ce fût. »

Saint-Simon n'aime pas madame de Grignan, et ne nous la fait pas aimer. Que l'ombre de madame de Sévigné lui pardonne! — Plus loin, voilà ce qu'il nous dit encore : — « Madame de Grignan, beauté vieille et précieuse... mourut à Marseille... et, quoi qu'en ait dit dans ses lettres madame de Sévigné, fort peu regrettée de son mari, de sa famille et des Provençaux. »

L'oraison funèbre est courte, mais elle dit beaucoup en peu de mots.

Ce n'étaient pas seulement ses propres deuils que portait Saint-Simon; son cœur ressentait douloureusement ceux de ses amis. Il nous attendrit en nous peignant celui où un arrêt terrible du sort vient plonger le duc et la duchesse de Beauvillier, dont la famille était presque devenue sienne, comme on l'a vu, à force de confiance et d'attachement réciproques. — Deux fils, alors âgés de seize à dix-sept ans, heureusement doués de la nature, faisaient leur espoir et leur joie. L'un et l'autre entraient dans la carrière des armes sous les plus favorables auspices, quand soudain la petite vérole atteint le cadet, et, en quelques jours, agent cruel de la mort, enlève successivement

les deux frères. — Sur dix enfants qui leur devaient le jour, pas un ne restait auprès d'eux dans leur demeure désolée. Sept de leurs filles, en tête desquelles figurait cette aînée, jadis et en vain recherchée par notre auteur, avaient embrassé la vie du cloître; une seule était mariée, et mieux eût valu pour l'infortunée de suivre l'exemple de ses sœurs, car dans ce mariage, unie au duc de Mortemar, homme méchant et corrompu, elle ne trouvait qu'amertume. Tenue par lui captive à Paris, elle vivait séparée de ses parents, sujet constant pour eux de triste sollicitude. Qui ne succomberait à tant de peines?

Le noble couple n'y succombe pas néanmoins : « Leur affliction fut extrême, et ce ver rongeur dura le reste de leur vie, l'extérieur n'en changea point. M. de Beauvillier continua ses fonctions ordinaires. Je ne connais point de sermon plus touchant que la douleur et la résignation profonde de l'un et de l'autre. Leur sensibilité, sans rien prendre sur leur soumission et leur abandon à Dieu; un silence, un extérieur doux, apparemment tranquille, mais concentré, et toujours quelques paroles de vie qui sanctifiaient leurs larmes. »

Devant cette douleur et cette résignation, ceux qui n'ont pas traversé de si rigoureuses épreuves peuvent passer légèrement; mais ceux qui les connaissent par leur propre expérience, sentent leurs yeux s'humecter.

A quelque temps de là, on voit le duc de Beauvillier reporter tous ses soins et les espérances de sa maison sur un jeune frère. Il le marie, il l'établit dans la place que ses fils avaient laissée vide, et la duchesse le seconde avec une sollicitude affectueuse, sans que nul puisse, à l'apparence, deviner les déchirements secrets de son cœur maternel.

Au risque de nous répéter, disons-le encore : le duc de Saint-Simon choisissait bien ses amis.

A côté des joies ou des douleurs privées, les événements publics suivaient leur cours. On hésite à les aborder, même avec la volonté d'en effleurer à peine l'histoire. On s'attarde malgré soi dans ces dernières années de grandeur illusoire et de mourant éclat, qui vont nous échapper; car, à plus de deux siècles de distance et malgré les catastrophes terribles auxquelles nos pères et nous-mêmes avons assisté, les malheurs passés de la patrie serrent encore aujourd'hui le cœur qui l'aime, presque autant que les malheurs récents.

La période des grands désastres a commencé. A la guerre, défaites succédant aux défaites; dans le pays, discordes religieuses et horribles misères; dans la famille royale, deuils sur deuils : tel est le spectacle que nous présentent les dix dernières années du grand règne.

Dans ce ciel si longtemps serein éclate, l'an 1704,

un épouvantable coup de tonnerre : c'est la bataille d'Hœchstædt.

Après Hœchstædt, Ramillies; après Ramillies, Turin. Les armées du roi, comme on disait alors, rejetées hors de l'Allemagne, ont désormais à défendre le sol même de la patrie; les Pays-Bas et l'Italie sont perdus pour l'Espagne.

A côté des incapables, la France comptait encore quelques capitaines estimés : Vendôme, que Saint-Simon appelle pourtant un « héros factice » ; Villars, dont il signale, tout en lui tenant compte de certains talents militaires, les faiblesses ridicules et l'insupportable vanité; Berwick, Boufflers l'aident à soutenir sa lutte prolongée contre l'Europe en armes, à relever même parfois l'honneur de son drapeau, jusqu'au jour marqué par la Providence pour être le terme de ses adversités. Mais, avant que ce terme soit atteint, combien d'efforts inutiles ! Que de fautes commises ! Que d'échecs subis !

Pour ranimer le moral abattu des armées, le Roi essaie, quoique à contre-cœur, de mettre à leur tête des princes de sa famille. Le duc d'Orléans, à son propre étonnement et à l'ébahissement de la Cour, reçoit l'ordre d'aller prendre le commandement de celle d'Italie. Il s'y heurte à l'antagonisme des chefs placés sous ses ordres en apparence, et qui sont ses maîtres en effet : l'audacieux La Feuillade, dont l'arrogance s'appuie sur la faveur de son beau-père Chamillart, et le maréchal de Marchin. Il retourne à Versailles, rapportant pour toute gloire une blessure, témoignage honorable de sa valeur personnelle, mais ayant appris comment on perd une bataille, et comment s'opère une retraite mal ordonnée.

Plus tard, c'est le tour du duc de Bourgogne.

Admis à siéger dans le conseil depuis assez longtemps déjà, ce prince, maintenant âgé de vingt-cinq ans, y montrait un jugement droit et un esprit appliqué aux affaires. Quant à la guerre, il en avait fait à deux reprises, et non sans quelque honneur, un premier apprentissage dans les années précédentes. On le juge en état de passer maître; il part pour la Flandre, accompagné de son jeune frère, le duc de Berry.

Mais Vendôme est là; il y commande et prétend bien commander toujours. L'âge, l'inexpérience, le caractère timide et mesuré du chef qu'on lui associe excitent son mépris. Une lutte s'engage entre eux, et ne tourne pas à l'avantage du petit-fils de Louis XIV. Vendôme a pour lui sa réputation militaire; il a, malgré le cynisme de son caractère et de ses mœurs, — flétris en maint endroit par Saint-Simon avec un énergique dégoût, — la faveur du Roi et un gros parti à la Cour. L'auteur détaille les manœuvres de cette cabale, où lui-même compte plus d'un ennemi, et qui, toute puissante sur l'esprit de Monseigneur, dont elle a su s'emparer, entreprend, pour consolider cet empire dans le présent

et dans l'avenir, de chasser, comme il le dit, « le fils de la maison. » La tâche n'était pas si difficile qu'on pourrait le croire.

« Le prince apportait en tout — « raconte » ailleurs Saint-Simon, — une austérité qui lui » donnait un air contraint et souvent, sans s'en » apercevoir, de censeur, qui éloigna de lui » Monseigneur de plus en plus, et dépitait le » Roi même. »

Au camp, durant toute cette campagne malheureuse, le prince se voit abreuver impunément d'amertumes et d'affronts. A Versailles, quelqu'un souffre encore plus que lui. Toujours chargée d'y être la joie intérieure de la famille, de présider aux réceptions et aux plaisirs de la Cour, la duchesse de Bourgogne ne continue ce rôle forcé qu'avec un cœur oppressé de douleur. D'une part, son père est parmi les ennemis de la France; de l'autre, chaque jour apporte quelque sinistre nouvelle, venant de l'armée du Nord. Elle entend blâmer sans ménagement son mari; car le blâme sur les actes du prince ne craint pas de s'exprimer tout haut, même à portée de l'oreille royale, et ses beaux yeux versent des larmes amères. Ces larmes, madame de Maintenon les voit couler; elle s'en émeut; elle se rapproche des amis trop timides du duc de Bourgogne : elle intervient auprès du Roi, et s'étonne d'y sentir son influence contre-balancée par une influence adverse. Souvent de simples bagatelles donnent lieu à de graves dénonciations. Sous ce dernier rapport, il faut avouer avec Saint-Simon, que parfois l'absent fournissait matière aux médisances de ses détracteurs :

« Ils exagérèrent quelques tenues de table » trop longues, et quelques parties de volant, » et tournèrent en ridicule des mouches, guêpes » crevées, un fruit dans de l'huile, des grains de » raisin écrasés en rêvant, et des propos d'ana- » tomie, de mécanique, et d'autres sciences » abstraites. » Le goût un peu puéril, peut-être, du duc de Bourgogne pour certaines observations scientifiques, lui était imputé à crime.

Cependant, les fautes stratégiques, résultat de la mésintelligence des chefs, et des défauts de leur caractère respectif, se sont multipliées. Lille investi par l'ennemi, et défendu jusqu'à la dernière extrémité par le maréchal de Boufflers, n'a pas été secouru; Lille a capitulé. Un officier, envoyé par le maréchal, se rend près du duc de Bourgogne, à son camp sous Tournay, pour lui soumettre les termes de la capitulation.

« Il le trouva jouant au volant et sachant déjà » la triste nouvelle. La vérité fut que la partie » n'en fut pas interrompue. »

En face d'événements si douloureux pour la France, les gens de Cour n'avaient pas tout à fait tort de condamner l'indifférence apparente du duc de Bourgogne, mais ils auraient pu étendre leurs sévérités à d'autres qu'à lui. Le Roi

même, dans l'attente des courriers de l'armée, dont chacun guettait avec des palpitations d'angoisse l'arrivée, n'interrompait ni ne retardait ses chasses et ses promenades. Quant à Monseigneur, son sang-froid était sans pareil. Le sort de Lille le laisse parfaitement calme.

« Il se trouva présent lorsque Chamillart vint apporter au roi la nouvelle de l'investissement de cette place, et qu'il en lut la lettre. A la moitié, Monseigneur s'en alla. Le Roi le rappela pour entendre le reste. Il revint et l'entendit. La lecture achevée, il s'en alla encore, et sans avoir dit un seul mot. Entrant chez madame la princesse de Conti, il trouva madame d'Espinoy, qui avait de grands biens de ses enfants en Flandre, et qui, avant ceci, comptait aller faire un tour à Lille : — Madame, lui dit-il en arrivant et en riant, comment feriez-vous à cette heure pour aller à Lille ? »

Le fait se passe de commentaires ; revenons à Tournay. La partie de volant est finie, la capitulation de Lille ratifiée, la misérable campagne du duc de Bourgogne terminée, il se hâte de reprendre la route de Versailles.

Dans le même temps, le duc d'Orléans y rentrait, après avoir, comme général, pris en Espagne une honorable revanche de sa déconfiture en Italie. On lui fait bon accueil, mais la curiosité de tous s'attachait avec une bien autre vivacité à celui qui attendait le duc de Bourgogne.

Entré en secrète intelligence avec la Duchesse par l'entremise d'une de ses dames, Saint-Simon lui faisait passer d'utiles avis. Dans le cas présent, il eût voulu que le voyageur n'arrivât qu'au milieu de la nuit, et n'y vît ainsi tout d'abord qu'elle ; mais il en est autrement. Le prince arrive à sept heures du soir. Saint-Simon l'aperçoit, montant le grand escalier, se porte au-devant de lui, et le salue.

« Il avait bon visage, gai et riant, et parlait à droite et à gauche de lui... Il me fit l'honneur de m'embrasser, ... et il ne parla plus qu'à moi un assez long bout de chemin, pendant lequel il me glissa bas qu'il n'ignorait pas comme j'avais parlé, et comment j'en avais usé à son égard. »

Le Roi est chez madame de Maintenon ; il y travaille auprès d'elle avec le secrétaire d'Etat Pontchartrain, seul en tiers avec eux, sauf la présence intermittente de la duchesse de Bourgogne. Ce ministre, témoin attentif de l'entrevue, en conta dès le soir même tout le détail à Saint-Simon.

« Sitôt que de chez madame de Maintenon on entendit la rumeur qui précède de quelques instants ces sortes d'arrivées, le Roi s'embarassa jusqu'à changer diverses fois de visage. Madame la duchesse de Bourgogne parut un peu tremblante et voltigeait par la chambre pour cacher son trouble, sous prétexte d'incertitude par où le prince arriverait, par le

» grand cabinet ou par l'antichambre. Madame de Maintenon était rêveuse. Tout d'un coup les portes s'ouvrirent. Le jeune prince s'avança vers le Roi, qui, maître de soi plus que qui que ce fût, perdit à l'instant tout embarras, fit un pas ou deux vers son petit-fils, et l'embrassa avec assez de démonstration de tendresse, lui parla de son voyage, puis lui montrant la princesse : — Ne lui dites-vous rien ? — ajouta-t-il d'un visage riant. Le prince se tourna un moment vers elle, et répondit respectueusement comme n'osant se détourner du roi, et sans avoir remué de sa place. Il salua ensuite madame de Maintenon qui lui fit fort bien. »

Un demi-quart d'heure se passe en propos insignifiants, tout le monde restant debout ; puis, sur l'invitation affectueuse du Roi, les deux époux se retirent chez eux. Que de choses n'avaient-ils pas à se dire !

Cet intime entretien terminé, il s'agit, pour le duc de Bourgogne, d'aller saluer Monseigneur. Ni le père ni le fils n'avaient grand empressement de se revoir : Le duc de Bourgogne se fait attendre ; il prend le temps de se poudrer. Enfin il vient. La réception n'est pas trop mauvaise, quoique assez froide. Le Roi sonne le souper. A l'entremets paraît le duc de Berry.

« A celui-ci tous les cœurs s'épanouirent. Le Roi l'embrassa tendrement. Monseigneur le regarda de même, n'osant l'embrasser en présence du Roi. »

Ce cadet, dans toute la floraison naïve de la première jeunesse, était le Benjamin de la famille. — Il n'avait marqué en rien à l'armée, mais il en arrivait exempt des lourdes responsabilités qui pesaient sur son aîné.

Quelques jours plus tard, le duc de Bourgogne, fortifié par les exhortations de sa jeune femme, ose, dans un long tête-à-tête qu'il obtient du Roi, lui faire connaître toute la vérité. Il en sort avec la promesse qu'un nouveau commandement lui sera donné à la campagne suivante. La promesse devait rester vaine ; le duc de Bourgogne ne reparait plus sur la scène militaire.

Toutefois, les offenses faites à un petit-fils de France ne sauraient être traitées à la légère. Vendôme rentre, lui aussi, à Versailles : il s'y présente le front haut. Mais bientôt, il voit un air d'embarras se répandre parmi ses adhérents, les courtisans l'évitent ; mauvais signe ! — Le signe ne trompe pas. La faveur royale se retire de lui ; il est écarté du service, et, dans son beau château d'Anet, où il va faire de longs séjours, peut méditer à loisir sur l'inconvénient pour un général d'armée de compter au nombre de ses ennemis la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon.

Au milieu de tous ces intérêts qui s'agitent, que faisait, que devenait Saint-Simon ?

Saint-Simon vivait à la Cour en spectateur attentif, en observateur perspicace, en juge sé-

vère de tout ce qui s'y passait, de tout ce qui s'y tramait, étudiant les causes et prédisant les effets. Ses amis, surtout le duc de Beauvillier, l'accusaient souvent de voir les choses trop en noir, les hommes trop en laid. Hélas ! les faits accomplis lui donnaient presque toujours raison. Sa rigueur intraitable sur tout ce qui concernait la distinction des rangs et les préséances, parfois une certaine verdeur de parole, lui attiraient des inimitiés. On le desservait auprès du Roi. Il l'apprenait, sollicitait une audience ou la saisisait au vol, et en sortait chaque fois content et justifié. Cantonné dans sa fierté, il voyait les emplois et les dons pleuvoir de la main royale sur d'autres que lui, et n'en brigait aucun.

Une fois pourtant peu s'en était fallu qu'il n'entrât d'une manière active dans l'engrenage politique. On jugeait nécessaire d'envoyer un ambassadeur à Rome. Cette haute mission ne devait être confiée qu'à un duc ; le Roi le voulait ainsi. Lequel choisir ? En plein Conseil, le Roi prend lui-même un petit almanach contenant la liste des ducs classés par ordre d'ancienneté, la parcourt, et tombe sur le nom de Saint-Simon.

« Le Roi fit une pause, puis dit : — Que vous semble de celui-là ? Il est jeune, mais il est bon. » — Monseigneur qui voulait d'Antin ne dit mot. Monseigneur le duc de Bourgogne appuya ; le Chancelier et M. de Beauvillier pareillement ; Torcy loua leur avis, mais proposa de continuer à parcourir la liste ; Chamillart opina qu'on ne pouvait trouver mieux. Le Roi ferma son almanach, et conclut que ce n'était pas la peine d'aller plus loin. »

Le secret est imposé à tous jusqu'à nouvel ordre. Saint-Simon ne se doute de rien, quand un soir, le Nonce accourt mystérieusement chez lui, et lui apprend sa nomination prochaine.

« Si l'un des portraits de ma chambre m'eût parlé, ma surprise n'eût pas été plus grande, » dit-il. »

Vous le croyez bien flatté, bien heureux de cet honneur qui vient le trouver à l'improviste ? Non, il est furieux. Disposer ainsi de lui à son insu, sans lui demander si son état de fortune, si son peu d'expérience, si ses aptitudes mêmes ne le rendent pas impropre à pareil emploi, quelle perfidie ! Il court chez le Chancelier, chez M. de Beauvillier, chez Chamillart, il les accable de reproches. Le Chancelier se moque de lui. Chamillart et Beauvillier détruisent une à une ses objections ; tous les deux lui montrent le danger qu'aurait un refus qui le perdrait à jamais dans l'esprit du Roi. Il finit par céder. Qu'on le nomme ; il acceptera, et même ce ne sera pas, il l'avoue, sans quelque plaisir.

C'est avec peine, au contraire, que madame de Saint-Simon acquiesce à cette résolution ; mais elle acquiesce, car la raison le veut ainsi. Nous savons combien son mari prisait le sens droit

dont la nature l'avait doué ; il n'était pas seul à en faire cas

« Je ne puis me refuser — dit-il. — le plaisir de raconter ici ce que ces trois ministres, et tous trois séparément, et tous trois sans que je leur en parlasse, me dirent sur une femme de vingt-sept ans qu'elle avait alors... Ils me conseillèrent tous trois avec force de n'avoir rien de secret pour elle, de l'avoir au bout de ma table quand je lirais et ferais mes dépenses, et de la consulter sur tout avec déférence. J'ai rarement reçu aucun conseil avec tant de douceur. »

Ce conseil, Saint-Simon n'eut pas occasion d'en user à Rome. Les difficultés qui subsistaient alors entre la France et le Gouvernement pontifical s'étaient aplanies ; l'ambassade avait perdu toute utilité, et Saint-Simon conservé dans le monde sa position de simple curieux.

Cependant, on sentait là un caractère avec lequel il faudrait compter un jour, et les gens clairvoyants prenaient à l'avance leurs mesures pour se mettre en bons rapports avec lui. Son intimité avec les ducs de Beauvillier et de Chevreuse ; sa liaison avec le duc d'Orléans, étaient connues ; peut-être soupçonnait-on celle qu'il avait avec le duc de Bourgogne, bien qu'elle fût, dit-il, profondément cachée.

« Il était vrai que dès lors je pointais fort, mais c'était sans cloche, et quoique j'entrasse depuis longtemps en beaucoup de choses importantes, le gros du monde ne s'en apercevait pas encore parfaitement. »

La curiosité de Saint-Simon trouvait largement matière à s'exercer. Triste était le spectacle ! Le beau royaume de France semblait marcher vers sa fin ; néanmoins, côte à côte avec la tragédie, se produisait ça et là, comme dans un drame de Shakespeare, quelque trait que la comédie aurait pu réclamer.

On était à bout de ressources. Chaque jour voyait éclore les taxes les plus étranges ; les payans exaspérés repoussaient à force ouverte celle qui venait de frapper les mariages et les baptêmes. Emprunter devenait impossible ; les banquiers tenaient leur caisse strictement fermée. En vain Desmarêts, récemment appelé par Chamillart au Contrôle général des Finances, s'adresse au riche Samuel Bernard, le plus fameux d'entre eux non-seulement en France, mais en Europe : autant vaudrait s'adresser à un roc insensible. Toutefois Desmarêts connaît l'homme. De même qu'Achille trempé dans les eaux du Styx, Samuel a conservé, dans sa personne un point vulnérable ; ce n'est pas le talon, — c'est la vanité. — Sous prétexte de traiter d'affaires, il l'attire à Marly, lui donne à dîner, et l'amène sur le passage du Roi partant à pied pour sa promenade dans le parc. Louis XIV, de complicité secrète avec son Ministre, s'arrête :

« Le Roi dit à Desmarêts qu'il était bien aise de

» le voir avec M. Bernard, puis tout de suite, dit
 » à ce dernier : Vous êtes bien homme à n'avoir
 » jamais vu Marly, venez le voir à ma prome-
 » nade, je vous rendrai ensuite à Desmarêts.
 » Bernard suivit... il revint de la promenade du
 » roi, chez Desmarêts, tellement enchanté, que,
 » d'abordée, il lui dit qu'il aimait mieux risquer
 » sa ruine que de laisser dans l'embarras un
 » prince qui venait de le combler, et dont il se
 » mit à faire des éloges avec enthousiasme. Des-
 » marêts en profita sur le champ, et en tira beau-
 » coup plus qu'il ne s'était proposé. »

Tout le temps de la promenade, le Roi n'avait

parlé qu'à Samuel Bernard, lui montrant et lui expliquant gracieusement les beautés de son do-
 maine. O Molière ! O La Bruyère ! grands peintres
 des faiblesses humaines, où étiez-vous ? — Mais vous
 aviez un bon suppléant : Saint-Simon était là.

L'année suivante, l'opulent financier étonnait
 le monde par une banqueroute que l'auteur
 appelle prodigieuse, et l'État, malgré sa propre
 détresse, se voyait obligé de lui tendre une main
 secourable à son tour.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

RÉFLEXIONS

DE

Littérature, de Philosophie, de Morale et de Religion

Notre collaborateur M. Antonin Rondelet va
 publier un nouveau volume, intitulé : *Réflexions
 de Littérature, de Philosophie et de Morale pra-
 tique*. Il veut bien mettre à notre disposition le
 fragment que voici. Si nos lectrices apprécient,
 comme nous l'espérons, ces pensées d'un de leurs
 auteurs favoris, elles pourront trouver le reste
 dans le volume qui paraîtra chez l'éditeur Louis
 Vivès, à Paris (1).

Il faut juger du danger d'un livre, non par ce
 qui s'y trouve mais par l'effet qu'il produit.

L'éloquence n'est que le bon sens ému.

La lecture est une école toujours ouverte de
 supériorité.

L'intelligence la plus riche et la plus libérale-
 ment pourvue est contrainte de s'alimenter, non
 pas même pour s'accroître, mais simplement
 pour se maintenir.

En dépit de sa verve et de sa bonne humeur, la
 gaité de Molière laisse aux âmes pensives et
 profondes un arrière goût de mélancolie, et sou-
 vent même une certaine souffrance de cœur.

(1) Rue Delambre, 13. — Prix : 4 francs.

Nous portons en nous-mêmes un idéal, auprès
 duquel languit notre plume aussi bien que notre
 conduite.

L'incapacité la plus terrible et la moins remé-
 diable de toutes les incapacités, est de ne pas
 savoir travailler.

Les fermes esprits ont le privilège de ne pas
 prendre le succès pour de la capacité.

Il faudrait apporter de part et d'autre, dans la
 conversation, plus d'envie d'écouter et de com-
 prendre son partenaire que de lui répondre et
 d'en triompher.

La lecture présente cet avantage de se prêter
 avec une égale complaisance au délassement d'un
 esprit trop tendu, aussi bien qu'au recueillement
 d'une intelligence trop dissipée.

L'art et la science sont impuissants, comme on
 le pense bien, à changer notre fond essentiel. Au
 moins nous permettent-ils d'user de nous-mêmes
 dans toute l'étendue de nos pouvoirs.

Il n'y a pas moins de mouvement et d'action
 dans l'éloquence de la prose que dans celle de la
 poésie ; mais dans la prose, la passion se traduit
 par l'abondance du discours, tandis que dans la
 poésie, elle se ramasse afin d'éclater en un seul
 trait.

**

L'imagination est de beaucoup plus tenace que la raison.

**

Les riches d'esprit ont au moins cette supériorité qu'ils sont les seuls à ne point s'appauvrir en se dépensant.

—

NOUVELLE MYTHOLOGIE

DEDIEE AUX JEUNES FILLES

PAR MADAME BOURDON

—

Je me permets de présenter moi-même mon livre à mes jeunes lectrices, parce que je l'ai écrit pour elles et que j'ai tâché, en reproduisant les fables antiques du paganisme, de les rendre plus intéressantes, par des citations empruntées aux auteurs anciens et par la désignation des œuvres d'art que les dieux et les déesses ont inspirées. Dans la *préface*, j'indique le but du livre, et peut-être est-ce là ce qui le recommandera à la bienveillante attention des mères et des institutrices; nous ne donnons pas ce petit livre comme *savant*, nous le donnons comme *chrétien*.

« Dans un ouvrage qui est destiné à la jeunesse, nous nous efforçons de lui faire voir comment, au sein du chaos mythologique, on retrouve les premières assises de la religion. *D'un Dieu les païens firent plusieurs dieux; l'idée de la Divinité, dans le polythéisme, était diffuse, travestie, avilie, mais le sentiment n'en était pas éteint* (1). Nous avons insisté sur ces démonstrations, si nécessaires au temps où nous vivons, devant les attaques d'une fausse science qui n'existe que par la négation, et en ajoutant à ces démonstrations quelques renseignements sur les arts qui se sont inspirés du paganisme, sur la poésie et l'éloquence de l'antiquité, nous avons cru créer une œuvre utile, surtout aux jeunes filles. Éclairer leur foi et leur donner quelques notions indispensables, tel est le but que nous nous sommes proposé. C'est un travail modeste, mais pur, et sous ce rapport, nous l'offrons au public avec confiance. »

J'ajouterai que ce travail est divisé en plusieurs parties : la mythologie grecque, la mythologie romaine, la mythologie des Indous, des Perses, des Égyptiens, des Gaulois, des Scandinaves, des nations américaines, des tribus de l'Afrique, dont chacune l'objet d'une petite étude séparée, bien incomplète sans doute, mais qui sert à établir ce que fut, ce qu'est encore l'idolâtrie sur la terre.

L'auteur n'a pas suivi l'obscur science inventée par les Allemands, et adoptée, bien à tort, par quelques auteurs français. On sait que la science germanique ne veut voir dans la Mythologie que l'adoration de la nature et des phéno-

mènes de l'air, de la terre et des cieux. D'après elle, Hercule, par exemple, n'est autre chose que le soleil; son histoire est celle de l'astre pendant toute l'année et des perturbations diverses qui accompagnent le retour des saisons. L'étable d'Augias, d'après ces érudits, ne serait que les nuages, amassés durant l'hiver, et chassés par le soleil du printemps; la biche de Cyrénée désigne la lune chassée par le soleil, etc. Ces assertions sont-elles soutenables, ne choquent-elles pas le bon sens le plus vulgaire? et alors qu'il s'agit des héros chantés par Homère, célébrés par les Tragiques grecs, est-il possible de regarder ces hommes qui ont vécu, comme des personnifications du soleil et des planètes? Ils ont vécu, puisqu'Alexandre se vantait de descendre d'Achille; et l'évêque Synésius, d'Hercule, et c'est à des bienfaits réels qu'ils ont dû le culte que les peuples leur ont consacré.

C'est à ce point de vue plus réel, plus positif, moins sujet à d'obscures discussions, que nous avons envisagé la Mythologie; nous avons étudié surtout en elle, non les mystères de la nature, mais les vérités primordiales révélées à l'espèce humaine, et voilées sous des allégories, des légendes et des fables. C'est ainsi que la Sainte Écriture, au Livre de l'Écclésiaste, explique les origines de l'idolâtrie, nous n'avons pu errer en suivant un tel guide. Mais pour toutes les fautes de conception, et de savoir ou d'expression, daignez pardonner à l'auteur (1). M. B.

—

Les Légendes et Chroniques de Montbriant

PAR MADAME O. J. LAVERGUE

—

Quelques-unes des pages de ce livre vous rappellent les antiques peintures des artistes d'avant la Renaissance. Elles ont la couleur et l'expression, la naïveté, la piété, la simplicité qui charment dans les toiles des Memling et des Van Eyck. Les monastères, les abbayes, les couvents d'autrefois parlent vivement à l'âme de l'auteur et l'inspirent toujours heureusement. Lisez plutôt les *Abeilles de Valvert* et l'*Excelsior*, deux histoires jumelles, racontant l'une et l'autre la destruction de deux maisons consacrées à Dieu et les efforts, le zèle, la patience avec lesquels des créatures humbles et obscures, un frère convers, un pauvre veilleur de nuit, les relevèrent : rien n'est plus touchant, ni mieux dit, ni plus digne d'être recommandé à des jeunes filles. J'engage nos lectrices à tenir bonne note des *Chroniques de Montbriant* : la ville est imaginaire, mais les récits sont pleins de verve, de vie et de vérité (2) ! M. B.

(1) Chez Putois-Cretté, rue de Rennes, 90, Paris. Prix : broché, 2 fr. ; cartonné, 2 fr. 40 cent.

(2) Librairie Palmé, 76, rue des Sts-Pères, prix, 3 f.

(1) Auguste Nicolas.

ALBERTE

PAR MADEMOISELLE Z. FLEURIOT

Alberte est la suite de la *Petite Duchesse*, joli roman à l'usage des fillettes, que plus d'une sœur cadette de nos lectrices doit avoir entre les mains. Elles ont quitté Alberte au seuil du couvent; nous la retrouvons tout élevée, dans le monde, sous la tutelle d'une sœur très frivole, et convoitée par deux prétendants, très différents l'un de l'autre. Le premier est un noble et brillant officier, noble de cœur et de naissance; le second est un étranger, un Asiatique, fabuleusement riche, et qui éblouit par ses millions, non seulement la sœur d'Alberte, mais Alberte elle-même. On aurait attendu mieux de son âme et de son intelligence. Le roman se déroule entre

ces deux compétiteurs, il se déroule longuement à travers des dialogues sans fin, jusqu'au dénouement : Alberte va donner sa foi au nabab, méprisant, repoussant toutes les idées généreuses dans lesquelles elle avait été nourrie, lorsqu'elle se convainc, par ses propres yeux, de l'indignité profonde de cet homme.

L'esprit ne manque jamais aux romans de mademoiselle Fleuriot, ni les sentiments chrétiens; on admire dans celui-ci une belle scène, celle des derniers moments de Luna; mais à l'œuvre actuelle j'en préfère une autre, due à la même plume, aussi spirituelle que féconde : l'héroïne de *Tombée du Nid* m'inspire plus de sympathie que la belle Alberte.

M. B.

(1) Librairie Lecoffre, 90, rue Bonaparte. — Prix : 3 francs.

CONSEILS

TROISIÈME CONSEIL A MARGUERITE

Quelle question ardue me posez-vous là, chère petite amie! les domestiques! S'il est au monde une classe sur laquelle les idées modernes aient agi d'une façon désastreuse, à coup sûr, c'est bien celle de nos serviteurs. O le temps passé! ô les Jeanneton, les Manon, les Catherine des anciens jours, les Caleb's mâles et femelles de nos foyers de famille! Ils n'étaient pas bien stylés, ils se montraient parfois âpres et rustres, mais quelle probité, quel dévouement sous ces apparences grossières : en ce temps-là, être domestique était une profession, et non pas un état transitoire, on tâchait d'acquérir les vertus de cette profession et de recueillir les avantages que donne toute situation honnête et stable; l'habitude *girovague* et nomade des servantes d'aujourd'hui surprendrait bien leurs grands'mères, si elles revenaient ici-bas. Voyez donc comment un homme d'un esprit original et profond parle des vieux domestiques; si ce n'est pas à faire envie!

« Jean et Jeanneton devenaient les amis de la famille, des amis une fois faits et qui ont conclu marché. Père, mère, enfants, le chien, le chat, le cheval, toute la maisonnée était leur chose; ils disaient chez nous, parlant de la maison de leur maître, et ils disaient vrai. Ils disaient, not' Miraud, (le nom du chien) not' Pierrot, (le chat) not' Cocotte (le cheval); ils confon-

daient tous les prénoms de leurs propres enfants avec ceux des enfants de leur maître; ils usaient du même pronom possessif pour nommer les uns et les autres. Quand arrivait le temps de la première Communion pour les fils ou les filles de la maison, ces braves gens disaient aux voisins : Not' Désiré, not' Charles, not' Gabrielle va faire sa première communion. C'étaient quasi eux qui mariaient et dotaient les filles de leur maître : — Je marions not' Gabrielle. Et la fille et le futur souffraient ces libertés grandes de la part d'aussi bons amis de la famille. La fille se serait fâchée pour tout de bon s'ils eussent dit autrement. Allez donc aujourd'hui, beaux fils de famille, vous laisser tutoyer par vos domestiques. Las! vous n'avez pas de serviteurs qui vous ont portés dans les bras, comme le centaure Chiron, son nourrisson Achille; vous n'avez chez vous pour vous servir, que des curieux ou des complaisants... Ces façons d'être des anciens serviteurs créaient, entre eux et leurs maîtres, des rapports qu'il est plus facile de regretter qu'il n'est facile de les bien définir. C'était, de la part des maîtres, un commandement toujours bénin, jamais aigre, ni bourru, ni plein de fracas, jamais ne sentant son bourgeois mal élevé, son enrichi d'hier, son Monsieur Jourdain pestant après ce coquin de tailleur. De la part des serviteurs, c'étaient une obéissance vive et préve-

» nante, une application inquiète à tout ce qui
 » pouvait plaire à Monsieur ou à Madame, en un
 » mot, des services qui ressemblaient à des com-
 » plaisances, tant ils étaient rendus de bon cœur !
 » Les plus petites choses, ces riens qui donnent
 » bon air au logis et contentement aux maîtres,
 » étaient mis à point avec une perfection tournée
 » en habitude... » (1)

C'est là un idéal, direz-vous, chère Marguerite ; pourtant, les gens d'un certain âge se souviennent d'avoir vu, dans les anciens serviteurs d'un grand-père ou d'une grand-mère, des traits assez semblables à ces admirables types, mais de nos jours, n'espérez pas rencontrer même une image affaiblie de la perfection dans cet humble état. Il faudra vous contenter des serviteurs, tels que les a créés la société moderne, avec ses idées d'égalité, d'indépendance et de morale sans Dieu.

Vous habitez Paris, vous n'aurez qu'une domestique, ce qu'on appelle vulgairement, très vulgairement, une *bonne à tout faire*. Vous lui donnerez les gages ordinaires, qui sont très élevés (40 francs au *minimum*) ce salaire a quelque chose d'extravagant, vu le prix que coûtent la nourriture et le logement que vous devez à votre domestique, et l'abaissement extrême des objets de toilette qu'elle doit acheter sur ses gages ; rien de moins logique, mais passons.

Si vous le pouvez, (et tâchez de le pouvoir) que votre domestique loge auprès de vous, sous la même clef ; ne la reléguez pas à ce sixième ou septième étage, que les architectes parisiens arrangent pour les *gens de maison*, où ceux-ci perdent innocence, probité, mœurs, honnêteté de toute sorte. Vous ne savez pas, vous ne sauriez imaginer ce qui se passe à ce sixième, où les serviteurs de toute la vaste habitation sont cantonnés et où les plus vieux ou bien les plus madrés tiennent école de perversion.

Si vous pouviez voir ce qui se passe là, si vous pouviez entendre ce qui se dit là, vous vous passeriez avec joie d'un cabinet de toilette, d'un petit bureau ou d'une lingerie pour loger près de vous votre servante, la préserver de tout danger et vous préserver vous-même des abus et des scandales qu'elle introduirait dans votre demeure.

Je la suppose logée, mais où l'avez-vous prise, cette aide que vous allez associer à votre vie intérieure ? dans une agence, un bureau de placement ? rien de moins sûr, alors même que toutes les annonces des journaux et des fiacres répéteraient que *Les meilleurs domestiques se trouvent telle rue, tel n°*. Si vous ne pouvez tenir votre domestique d'une main amie, cherchez-la dans une de ces communautés qui donnent asile aux servantes honnêtes et sans emploi, et alors même, entourez-vous de renseignements sur

les deux points essentiels — les mœurs et la probité.

Pour les talents, vous aurez probablement à la former, pour le caractère, vous aurez à supporter ; le manque d'éducation rend les manières peu agréables, à moins qu'elles ne soient cajoleuses et flatteuses, ce qui n'est ni bon, ni sûr.

Vous avez appris à l'école de votre chère maman, la précieuse science du ménage ; vous la mettez en œuvre pour former votre servante à l'ordre dans ses travaux, à la propreté, à l'exactitude, et, si vous voulez que votre logis soit bien tenu, votre mari bien servi, votre table agréable à l'œil et au goût, vous devrez mettre *la main à la pâte*. M. Octave Feuillet parle agréablement, poétiquement, du joli plumeau dont se servait une de ses héroïnes, je vous engage à en acheter un que vous cacherez aux yeux profanes, mais dont vous vous escrimerez, après les nettoyages de la servante, au profit de vos bronzes et de vos laques. Un peu de cuisine ne fera pas mal, vous utiliserez les recettes de la maison maternelle, vous formerez votre servante et vous agréerez à votre mari. Une heure ou deux par jour, consacrées aux comptes et au soin du ménage, vous rendront de grands services. Il ne faut pas trop attendre des servantes de nos jours, et, dans les fortunes modestes, il faut que la maîtresse de maison ait du savoir-faire et sache se dépenser.

Je pense que vous conserverez la saine et sainte habitude de vous lever de bonne heure, et vous aurez, par conséquent, le droit d'exiger que votre domestique soit matinale ; le matin est l'heure du travail, et si on ne sait pas le mettre à profit, toute la journée l'on courra après une heure perdue et introuvable. C'est le matin et de bon matin que la servante doit faire la besogne peu récréative : nettoyage des chaussures, des vêtements, balayage, arrangement des feux, nettoyage des lampes (il est malsain pour elles de ne les nettoyer qu'en les allumant) après ces premiers travaux, vient le déjeuner, l'arrangement soigné de la chambre à coucher, du cabinet de toilette ; les courses, un second déjeuner, les préparatifs du dîner ; le service de ce même repas, le lavage de la vaisselle occupent amplement le reste de la journée, et la domestique, levée de bonne heure, a le droit de ne pas se coucher trop tard.

Je vous engage à ne pas confier trop d'emplettes à votre servante, et ce, pour beaucoup de causes : elle perdra son temps dans les magasins des épiciers, marchands de comestibles, etc., etc., elle choisira mal, elle y apprendra beaucoup de manigances, préjudiciables à votre bourse. Il serait facile de faire vous-mêmes vos choix et vos emplettes, facile aussi et économique, d'avoir, sous clef, provision des denrées nécessaires. Ne multipliez pas pour votre servante les sorties et les occasions de babil et de médisance. Vous savez que les portiers, pardon ! les concierges

(1) M. Auguste Nisard. *Anciens et nouveaux serviteurs*.

sont (il y a des exceptions mais elles sont rares) une des plaies de Paris? Qu'y faire?

Vous avez des droits sur vos domestiques : la probité est leur devoir rigoureux, les bonnes mœurs sont indispensables, et il ne faut pas transiger sur ces deux points si essentiels, elles vous doivent de plus, le travail, l'obéissance et la déférence : si la fille choisie par vous possède quelques qualités morales, si elle a un peu de raison, vous arriverez peut-être, avec de la patience, à lui donner ces qualités si nécessaires. Mais n'attendez pas trop de vos raisens, et résignez-vous d'avance à beaucoup endurer, à beaucoup supporter de la part de ce prochain, qui dit et répète si volontiers :

« Entre mes maîtres et moi, il n'y a de différence que l'argent : »

Cette mauvaise volonté générale, surtout dans les grandes villes, surtout à Paris, ne nous dispense d'aucun de nos devoirs de justice envers

nos serviteurs. Nous leur devons, vous leur devez — un logement propre et convenable — une nourriture suffisante — des soins attentifs en cas de maladie, la surveillance sur leur conduite et les bons conseils. Ils s'en moqueront peut-être, et pourtant on ne peut se dispenser de les avertir, ces pauvres gens qui se perdent, ces pauvres filles que, trop souvent, les mauvais conseils poussent au précipice.

Adieu, chère bonne Marguerite : je vous souhaite de la vigilance, du courage et de la patience, beaucoup de patience, trois éléments nécessaires à qui ouvre sa maison à la domesticité moderne. On est de son temps, la science fait des merveilles, mais les progrès de la vertu ne sont pas au niveau de ceux de la physique, et je crains qu'à côté de la vie matérielle progressant de jour en jour, la vie morale ne recule chez nous, jusqu'à la barbarie.

M. B.

FAUSTINE

(SUITE)

VII

SUITE DU JOURNAL.

» Ma petite Fausta ne me quitte guère : elle se plaît avec moi, et je crois que pour la première fois, depuis mon enfance, quelqu'un aime à me voir et n'éprouve pas une secrète répugnance à mon aspect. Cette pensée, que j'ai trop souvent nourrie, au fond de mon cœur, comme un vampire, que je n'ai jamais dite à personne et qui me revenait à l'esprit chaque fois que je devais affronter la vue d'un étranger, elle se dissipe, elle s'évanouit sous les caresses de cette enfant; elle accourt vers moi ses petits bras tendus, et les noires idées s'envolent; elle m'embrasse et je me sens adoucie; un sentiment de paix et de joie, bien inconnu jusqu'ici, me pénètre.

» Fausta ne parle que le hollandais, si ce petit baragouin peut s'appeler un langage; je la comprends, je la devine, mais je veux l'habituer à parler français. En vain, je la questionne sur son passé : rien n'est écrit sur les tables de sa mémoire : *Mamma me portait sur ses épaules et nous allions toujours*. C'est tout ce qu'elle a pu se rappeler. Je présume que la pauvre femme avait perdu son mari, le compagnon de sa misère et de sa vie errante, et qu'elle allait, portant sa petite fille en mendiant. Ce nom de *Xanten*

qu'elle a prononcé en mourant, est sans-doute le nom de la ville où l'enfant est née; c'est la ville célèbre dans les *Nibelungen*, et ma belle petite fleur est venue au monde dans ce lieu de combats et de carnage.

» Elle se développe sous l'influence d'une vie douce : elle s'ébat au grand air tout le jour, elle joue, elle mange, elle boit, et les traces des souffrances de ses premiers jours s'effacent. Son teint est devenu d'une blancheur rosée, elle a des traits délicats qui deviendront beaux, ses grands yeux noirs ont une pureté et un éclat remarquables, et ses cheveux, noirs aussi, séparés sur son front, bouclent naturellement. Tout son petit corps est fin et svelte, elle a des attitudes gracieuses; cette race de Zingares, à laquelle elle appartient sans doute, a gardé, à travers les siècles, les revers, les humiliations, une distinction singulière. J'aime à la voir ainsi, jolie comme une fleur; son aspect me réjouit, et j'espère avoir toute ma vie, près de moi, ce charmant visage. Je ne me regarderai plus, oh! non, mais je la regarderai.

» Qu'a-t-elle donc fait pour s'emparer ainsi de mon cœur? car elle l'occupe, elle le remplit, elle le rend heureux. Ce qu'elle a fait? elle m'a aimée. Seule, depuis que ma pauvre mère repose dans la terre, elle n'a pour moi ni froideur, ni répugnance. Mon père n'a jamais aimé personne et je

je n'ai pu faire exception à la règle; Félicie avait pour moi une amitié d'habitude, mais je ne lui ai pas manqué lorsque j'ai cessé d'habiter à deux pas de chez elle... les autres! mes domestiques même, quoique je me croie bonne pour eux, ne me chérissent guère: ils me trouvent trop silencieuse, trop peu communicative; mes voisins ne paraissent éprouver aucune sympathie pour moi... seule, cette innocente enfant, obéissant à un bon instinct de sa nature, m'aime et me caresse. Oh! qu'elle a raison! il semble que le ciel donne des lumières à ces âmes innocentes et que celle-ci ait deviné combien j'ai besoin d'être aimée de quelqu'un. Je serais morte, ou je serais devenue méchante dans cette Sibérie où mon cœur s'éteignait et se glaçait... Et pourtant, si cette enfant, dans sa joie et sa simplicité, fait une éclaircie dans les ombres de ma vie, qu'est-ce que doit être un enfant à soi, son sang, sa vie, et qui va de son père à sa mère, messager de paix et de bonheur? Ce qui fait aujourd'hui ma satisfaction, n'est qu'un lambeau du bonheur des autres femmes, épouses, mères, et qui n'ont pas dû attendre, pour goûter cette bienfaisante tendresse, que le sort jetât dans leurs bras une orpheline abandonnée... Nous sommes seules sur la terre, ma petite fille et moi, Fausta et Faustine; nous ne tenons à personne, nous serons tout l'une pour l'autre :

Seules à nous aimer, aimons-nous, pauvre enfant.

Ce que Lamartine dit de son bon chien Fido, je puis le dire, à plus juste titre, du cher être, de la chère orpheline que mon âme a adoptée. Je n'ai pas eu de famille, pas de mari, mais j'ai un enfant... La voilà, elle entre, et quoiqu'il fasse un jour noir de décembre, il semble que le printemps entre avec elle... elle a pris un petit oiseau, elle le chauffe au foyer, elle lui donne la becquée, elle le baise... elle est aussi jolie et aussi naïve que la *Nourrice* de Greuze. Je vais m'amuser à la dessiner, ainsi penchée sur son rouge-gorge...

» Mon petit dessin est réussi, et m'a donné envie de faire le portrait en pied de Fausta. Je l'ai menée dans mon atelier (l'ancien oratoire du château); elle n'y était jamais entrée, et elle a regardé avec surprise les vitraux peints qui garnissent une croisée, les vieilles tapisseries, les bahuts chargés de vieux verres, de buires, de faïences, elle regardait tout, mais soudain, elle s'arrêta, effrayée, devant une belle panoplie que j'ai arrangée moi-même avec le plus grand soin. Petit-fille de cloutier, j'ai su nettoyer et monter l'armure d'un sire de Charlemont. Ne sommes-nous pas créés pour être leurs vassaux et leurs soudoyers? Fausta restait immobile, les yeux braqués sur cette sombre image; elle se tourna enfin vers moi, et elle m'interrogea :

» — Cet homme de fer, il va nous faire du mal?

» — Non, ma petite, ce n'est pas un homme, c'est l'habit d'un homme, qui était tout en fer pour aller à la guerre... regarde. »

» J'étais un des gantelets et je lui fis voir qu'il était vide, aussi bien que le brassard; elle fut rassurée, et se mit à jouer avec le gant de fer, en y fourrant son petit bras nu et en l'agitant en l'air :

» — Les deux gants? me dit-elle enfin.

— Non, Fausta, il faut que tu restes tranquille, le jour est bon, je vais commencer ton portrait. »

» Elle jeta le gantelet, et accourut vers moi. J'ai la fantaisie de la représenter telle qu'elle était, lorsque je la trouvai auprès de sa mère mourante, et j'avais dit à la femme de chambre de m'apporter la robe verte dont elle était vêtue. Je commençai par dénouer le velours bleu qui retenait ses cheveux, et j'éparpillai ses boucles noires...

» — Pourquoi fais-tu cela? me dit-elle. C'est bien plus joli lorsque mes cheveux sont bien arrangés. »

» La femme de chambre arriva et elle se mit en devoir de déshabiller ma petite Fausta, elle voulut lui passer la robe trouée et arranger ou plutôt déranger sa petite chemise, et ébouriffer ses cheveux, de façon à lui rendre cet aspect pittoresque qui m'avait tant frappée...

» Mais nous trouvâmes une résistance inattendue : ma petite Fausta, en voyant qu'on lui enlevait sa belle robe, trépigna et se débattit en criant :

» — Je ne veux pas mettre ces loques! je ne les mettrai pas! et elle les foula aux pieds, de façon à déchirer en mille lambeaux cette pauvre robe, vestige d'un triste passé.

» — Fausta, tu n'es pas sage! lui dis-je; laisse faire Barbe; je désire que tu sois vêtue comme le jour où tu es venue ici...

— Je ne veux pas! on ne me remettrait plus ma robe bleue; je ne veux pas!

— Pour me faire plaisir!

— Je ne veux pas!

— On te remettra ta robe, et tu auras de la marmelade d'abricots à ton goûter!

— Non, je ne veux pas être habillée comme une pauvre! Si tu veux me peindre, maman, peins-moi avec ma plus belle robe.

» Je suis bien faible... je ne sais pas résister à ce regard, brillant à travers des larmes, et qui, je ne sais comment, me rappelle, dans sa douceur et sa fierté, un autre regard, qui me fut trop cher. Etranges jeux de la nature: sans doute, ma Fausta, quoique née d'une de ces tribus errantes, objet de haine et de mépris, a dans le fond de son âme les sentiments nobles qui donnaient tant de charmes à ce visage que j'ai de la peine à effacer de ma mémoire. Et quand je rencontre ces beaux yeux, quand ils s'attachent sur moi, je ne saurais leur résister... Fausta fut donc satisfaite: non-seulement, elle ne revêtit pas ses haïl-

ons, mais on lui mit sa robe blanche, avec des nœuds roses et un ruban rose-pâle noua ses beaux cheveux. Je me mis à mon cheval, je commençai mon esquisse, et elle se tint fort sage et fort recueillie. Ce sera une gentille demoiselle, mais je regrette un peu l'enfant des landes et des forêts. Il est vrai qu'il faudrait reproduire aussi sa maigreur, son teint basané, tous les stigmates imprimés à son corps par la misère, et qui ont disparu, grâce à dix-huit mois de soins et de tendresse.

» Ma vieille Jeannette, dont j'apprécie les longs services, se croit une autorité dans ma maison et garde avec moi-même un franc parler dont je la dispenserais parfois. Elle se permet des observations sur ma tendresse envers Fausta :

» — Vous la gâtez, Mademoiselle, vous ne pourrez plus la brider, vous verrez ! déjà, elle est pire qu'un cheval échappé. Avant-hier, elle a lâché toutes les poules dans le jardin.

» — C'est un amusement d'enfant, Jeannette.

» — Je ne dis pas, mais faut demander au jardinier si ça l'amuse de voir picorer toutes ses semences. Et Barbe nous a dit le beau jeu qu'elle a fait, lorsque Mademoiselle a voulu lui remettre ses habits de mendiante.

» — Jeannette, elle avait peur que ce ne fût pour toujours.

» — Oui, oui, Mademoiselle l'excuse... Mais Mademoiselle elle-même n'était pas dodelinée comme ça ! feu Monsieur n'était pas des plus tendres avec les enfants.

» — Je le sais, Jeannette, et c'est à cause de cela que je ne veux pas être sévère avec cette pauvre petite... »

La sévère Jeannette s'adoucit : les souvenirs de ma triste enfance repassèrent sans doute sous ses yeux :

« A la bonne heure ! mais tout de même faut pas leur obéir en tout, à ces petites créatures. Je dis cela pour le bien, Mademoiselle, parce que je suis avec vous depuis plus de quarante ans. »

» Elle a, en effet, le droit de parler, la vieille Jeannette ; mais j'ai le droit de ne pas l'entendre. Pourquoi me poursuit-elle dans ma paix, si incomplètement recouvrée ? pourquoi mon indulgence pour cette enfant la gêne-t-elle ! Fausta deviendra-t-elle une furie et une scélérate, parce qu'à

de quatre ans, elle a préféré sa robe blanche à ses vieilles guenilles ? et ne peut-on me laisser la joie, l'innocente joie de faire sourire cette enfant ? Si Jeannette savait combien le bonheur m'a été mesuré d'une main avare, elle ne me poursuivrait pas de ses désobligeantes remarques. Un moment de repos dans un fatigant voyage, un répit dans une vive souffrance, n'est-ce pas un bien inappréciable ?

» J'observe mes domestiques, et décidément, ils sont ennemis de ma petite Fausta. Oui, ces grandes jeunes filles, Barbe, Hubertine, Sophie, cette bonne vieille Jeannette, mon valet-de-cham-

bre, mon cocher, mon jardinier, sont jaloux d'une pauvre petite enfant, et viennent, à l'envi, me dénoncer ses forfaits. Elle déchire ses robes et ses tabliers, elle n'a aucun soin ! elle a pris à la laiterie une telle (1) de lait et elle l'a portée aux veaux, enfermés loin de leurs mères, elle est désobéissante et prodigue ; elle a fait courir les chiens dans le potager, et ils ont détruit un plan d'asperges : elle ne se soucie pas de la fatigue des autres ; elle a joué dans le foin avec les petites filles du village, elle ne sait pas se respecter (à quatre ans et demi !) elle a caché le bâton de la mère du concierge, et elle a ri, comme un enfant qu'elle est, de la colère de la bonne femme ; aucun respect pour la vieillesse ! voilà les griefs, voilà les crimes. Je pourrais, moi, citer les beaux traits de Fausta. D'abord, elle m'aime, donc, elle est reconnaissante ; elle donne toujours aux pauvres sur le chemin, elle donne son pain, ses fruits, les sous qu'elle a dans sa poche ; elle a compassion des animaux ; les chiens, les oiseaux, les chats sont l'objet de ses soins, et jamais elle ne maltraite une de ces bêtes inoffensives. Elle a même battu la charmante Angélique, qui malmenait un petit écuireuil, et maintenant ce même écuireuil appartient à Fausta, il est gâté, comblé, à ce point que sa nature farouche s'apprivoise. Dans tous les réquisitoires de mes gens, je ne vois pas une menace pour l'avenir. Certes, je n'ennuierai pas l'enfant par un reproche et des sermons, je ne l'attristerai pas par des châtiments. Que son corps et son âme se développent en paix ! je n'assombrirai pas sa radieuse enfance, et comme je la sais bonne, je ne ferai pas peser sur elle le joug de convenances factices, qui ôteraient toute indépendance à sa belle nature, ni même le joug d'une morale dont elle n'a pas besoin : elle est née bonne et droite, cela suffit. Elle m'aimera, elle se souviendra de moi : je ne lui demande rien de plus.

» Encore une équipée ! celle-ci m'a, non pas fâchée, mais inquiétée. Il faisait aujourd'hui un temps admirable ; les moissonneurs, dans les champs, étaient consolés des rayons ardents du soleil par une jolie brise, des nuages blancs moutonnaient dans le ciel ; Fausta, comme de coutume, jouait dans le parc, mais, contre la coutume, elle ne rentra pas à l'heure du déjeuner. Angélique avait également disparu, ce qui me rassura : ni dans le parc, ni même dans la forêt, il n'y avait de danger à craindre. Pourtant la journée s'écoula, le soleil inclina sur l'horizon, et point d'enfants ! Je partis pour la forêt qui m'est si familière ; je la parcourus dans tous les sens sans rencontrer les petites filles, je revins, désolée, au château : le crépuscule rendait les recherches difficiles. J'appris que le père d'Angélique était parti de son côté... j'attendis, je ne

(1) Terrine (wallonisme).

touchai pas à mon diner... Enfin, vers dix heures, Barbe me dit :

» — Les voilà, ces mauvais sujets !

» Et je vis apparaître dans le vestibule mon jardinier qui rapportait dans ses bras les deux fugitives, rouges, poudreuses, fatiguées comme si elles revenaient du bout du monde.

» — Voilà, mademoiselle ! dit-il en déposant à terre Fausta, qui vint s'attacher à ma robe. Toi, Angélique, tu sais ce qui t'attend ! »

» Angélique le savait, car elle se prit à pleurer de tout son cœur. Je saisis les mains de Fausta pour la rassurer, et je dis au bonhomme :

» — Où donc les avez-vous trouvées ?

— Eh ! mademoiselle, à la foire de Chiny. Elles avaient dépensé leurs sous à acheter du pain d'épices, et elles étaient plantées devant la baraque de *Pier-Jan-Clas* (1) ! Je t'en ferai manger du pain d'épices, toi ! pour commencer, tu vas aller te coucher sans souper ! »

» Il emporta Angélique qui criait, et j'emmenai Fausta dans la salle à manger. Je la mis sur mes genoux : je la sentais palpiter comme un oiseau pris dans son nid. Je l'embrassai :

» — Maman, vous n'êtes pas fâchée ?

— Non, mon trésor ! »

» Elle se rassura et elle appuya sa tête fatiguée sur mon sein. L'oiseau se sentait sous l'aile de sa mère.

» Elle dormit paisiblement, et, le lendemain, bien reposée, bien rafraîchie, elle me raconta son odyssée. Angélique l'avait entraînée ; elle lui avait dit qu'on voyait de si belles choses à la foire, mille fois plus belles que la forêt, les fleurs sauvages ; que le sucre d'orge valait mieux que les petites fraises cachées dans l'herbe, et que l'orgue de Barbarie chantait mieux que les fauvettes. Elles sont donc parties, elles se sont égarées deux fois avant que d'arriver à leur but. Fausta avait deux pièces de cinquante centimes, une fortune ! Elles ont cavalcadé sur les chevaux de bois, Angélique a mangé des gaufres et du pain d'épices, elles ont admiré les boutiques et les baraques, elles ont ri aux sornettes de Guignol. Fausta s'inquiétait du retour, à cause de moi, Angélique n'avait pas la moindre envie de revenir : elle craignait le pain sec et les coups.

» Ce qui m'a étonnée dans ce récit, c'est un mot sorti des profondeurs lointaines de son court passé : évidemment, cette foire, ces malheureux saltimbanques, cette musique affolée ont évoqué dans la mémoire de l'enfant, des souvenirs endormis :

» — J'ai vu, m'a-t-elle dit, une dame habillée de rouge, avec de l'or dessus ; elle dansait... Ma première mamma avait aussi une belle robe verte avec de l'or, et elle dansait, comme ça... »

» La pauvre petite se mit à tourner sur elle-même, en étalant sa robe : je l'interrompis : elle

me faisait peine... à quel sort je l'ai arrachée ! Désormais, elle possèdera deux conditions de bonheur : elle sera belle, elle sera riche.

» L'Odyssée d'Angélique s'est terminée d'une façon plus lamentable : elle a jeûné, on l'a battue, et demain, elle ira à l'école. On mâtéra l'esprit de liberté, elle prendra les mines hypocrites des petites filles bien sages, mais, moi, je désire que ma Fausta reste elle-même ; je l'instruirai des périls qu'elle peut courir en s'éloignant de moi, mais je n'implorerai aucune tutelle étrangère. Elle n'ira pas à l'école, je ne la soumettrai pas à la direction d'une institutrice, je lui apprendrai ce que je sais... et puisse-t-elle se servir du goût des lettres, de la culture des arts, dans des conditions meilleures que celles où j'ai vécu !

» Les mois se passent, les saisons se succèdent, les années arrivent, voilà que ma Fausta doit avoir six ans : il y a trois ans et plus que je l'ai recueillie, trois ans de bonheur relatif... je jouis du bonheur d'aimer, mais, comme toutes les mères, je ne puis me flatter d'être aussi tendrement aimée que j'aime. L'affection ne remonte guère. Je suis, en ce moment, le seul objet qui attire la tendresse de Fausta ; elle me chérit, me cherche, me caresse, mais dans dix ans ! mais quand cette créature aimante s'épanouira, et qu'elle cherchera autour d'elle un cœur à la mesure du sien, alors, je passerai au second rang. Je m'y résignerai, mais, je le sens, à grand'peine... Elle ne sera pas ingrate, mais elle partagera son affection, je ne serai pas mécontente, mais je souffrirai comme toutes les mères. Pauvres mères !

» Mais elle n'a que six ans ; elle est charmante, il ne lui reste de sa naissance que des yeux admirables, et je ne sais quelle originalité élégante qui la distinguera toujours des jeunes filles de notre pays ; ce n'est pas un mouton bétant, c'est une chevrete gracieuse et vive. Je lui donne des leçons, elle sait lire, et elle lit volontiers : je lui cherche des contes de fées, des voyages, des aventures qui puissent intéresser son imagination. Elle n'a pas besoin des petits romans qui lui apprendraient la vie sociale, ses plaisirs et ses mécomptes, ni des pieux petits livres que recommandent les chères Sœurs, et qu'Angélique rapporte de son école, pas de chanoine Schmidt, pas de *bon Fridolin* et de *méchante Thierry*. En fait de fables, je veux celles qui l'amuse, en fait de récits sérieux, ceux qui l'instruisent de ce qui est. Les Américains nous devançant bien sous ce rapport, et lorsque Fausta sera plus grande, je lui donnerai toutes les œuvres de miss Martineau : ceci ne poussera pas son esprit vers les romans, que j'ai tant aimés, et qui m'ont fait tant de mal. Elle, je l'espère, trouvera le roman de sa vie avant de l'avoir lu dans des livres.

« Le curé, qui a du zèle, beaucoup de zèle, trop

(1) Nom de Guignol dans les Pays-Bas.

de zèle, s'inquiète de Fausta ; il m'a demandé de l'envoyer à son catéchisme, et il s'étonne que je ne la mène pas au tribunal de la pénitence, puisqu'elle a presque sept ans, l'âge de raison. Je lui ai dit :

— Il m'est impossible de lui inculquer ou de lui faire inculquer une foi à laquelle je n'adhère pas. Quand elle sera grande, elle choisira.

— Vous parlez, Mademoiselle, comme le précepteur d'Emile.

— Je goûte, en effet, ses raisonnements.

— Prenez garde, Mademoiselle, vous jouez gros jeu. Si bien née que soit une créature, la morale purement naturelle ne suffit pas.

— Je pense le contraire.

— Les exemples sont nombreux pourtant. Et voyez ces femmes philosophes du dernier siècle, disciples et amies de Rousseau, quelle fut leur vie ! quelle fut leur mort !

— Elles se sont égarées parce qu'elles vivaient dans une société corrompue. Fausta vivra dans la solitude.

— Hélas ! Mademoiselle, croyez-vous que l'isolement soit une puissante garde contre les tentations ? les Saints ont été tentés au désert ! Tout est péril, si nous ne nous appuyons sur Dieu, si nous ne lisons dans sa loi la ligne de conduite que nous devons suivre.

— Nous ne pourrons pas nous entendre, M. le curé, et quelle que soit mon estime pour vous, je ne mettrai pas Fausta au rang de vos ouailles.

— Soit, Mademoiselle, j'ai rempli mon devoir de pasteur. »

Il se leva, et je ne l'ai plus revu. J'ai agi selon ma conviction, j'ose dire, selon ma conscience, et ne m'en repens pas. La solitude où je vis, la concentration de ma pensée, mes lectures longues et réfléchies, ont accru ces dispositions que je dois au sang paternel, et qui, de bonne heure, m'ont fait rejeter les croyances au surnaturel et à la religion révélée. Ne croyant pas moi-même, de quel droit irais-je enrégimenter mon enfant d'adoption au nombre des croyants de naissance, à qui l'on impose une foi qu'ils ne peuvent comprendre ni discuter ? J'attendrai ; à vingt ans, elle choisira ; je ne la blâmerai pas de croire ou de ne pas croire. En attendant, elle vivra libre, heureuse et bonne. Son âme est pure, compatissante, aimante, qu'est-ce que Dieu peut vouloir davantage !

« J'ai dû, hier, me rendre dans une de mes fermes, dont la grange menace ruine ; nous sommes parties de grand matin, j'ai mené moi-même la petite voiture, où Fausta était blottie dans le fond ; elle avait voulu venir avec moi, elle n'aime pas à me quitter, et elle s'amusait beaucoup des incidents du chemin. A la ferme, elle goûta avec des reines-claude et du pain bis, nous remontâmes en voiture, et je pressai mon petit cheval : c'temps menaçait, tout l'horizon était chargé de nuages : bientôt, la pluie commença, pesante,

abondante ; nous montions doucement une côte dont le sol était détrempé, mon pauvre Dragon baissait la tête, l'eau ruisselait sur son corps, je le laissai souffler un moment quand nous arrivâmes en plaine, car il avait encore devers lui, la route montueuse de Chiny : la pluie tombait toujours, de plus en plus forte, et l'on comprend le déluge en voyant déverser du ciel ces lentes cataractes ; nous allâmes encore pendant une demi-lieue et nous arrivâmes au pied du côteau ; là, nous rejoignîmes un piéton qui allait à grandes enjambées, luttant contre le vent qui s'élevait et lui jetait la pluie à la figure : l'aspect du paysage et celui du voyageur me rappelèrent le beau tableau de Ruysdael, *le Buisson* : c'était une route malaisée, au bord du chemin, des arbres tourmentés par la rafale, un ciel noir, une pluie inclemente, et un pauvre voyageur, luttant contre les éléments. Il paraissait jeune, et ce n'était pas un paysan ; sa redingote dégoutait d'eau, son chapeau de paille n'avait plus de forme.

« Oh ! maman ! regarde ce pauvre Monsieur ! Si on le faisait monter ? dit Fausta. »

Je fis la volonté de l'enfant :

« Monsieur, monsieur ! montez donc ! »

Il accourut vers la voiture et voulut s'excuser d'y monter, parce qu'il était mouillé et crotté.

« Abrégeons, dis-je, montez ! où allez-vous ? »

— A Roche-Haute ; je suis l'instituteur de la commune.

— C'est très bien, je vous déposerai chez vous.

— Vous allez vous détourner de votre route !

— Très peu, Monsieur, je vais au château de la Sermoys.

— Vous êtes mademoiselle Malfroy ?

— Oui, Monsieur. »

Le vent nous cinglait la pluie au visage et interrompit notre conversation ; Dragon marchait doucement ; nous montions le sentier ; j'eus le temps de regarder mon compagnon de route : il est jeune, grand, une belle figure intelligente et virile : son costume n'annonçait pas la richesse... pauvre redingote, chapeau qui a mérité les Invalides, houx de toile montant jusqu'au genou, c'est le vêtement de nos fermiers, mais celui du pauvre maître d'école était râpé jusqu'à la corde. Je sympathise avec cette noble pauvreté... quand nous eûmes tourné le chemin et que l'aquilon nous laissa en paix, il se prit à causer du temps, thème ordinaire, des récoltes, du pays, et je trouvai qu'il avait bien le sentiment du beau dans la nature ; il me fit remarquer la splendeur d'un arc-en-ciel qui se levait, brillant d'émeraude et de pourpre, au-dessus des grands bois, et il me rappela le mot de Bernardin de Saint-Pierre : *la nature est une femme qui est belle même lorsqu'elle pleure*. Je lui demandai s'il lisait beaucoup :

« Le plus que je puis ! »

— Vous avez des livres !

— Oui, Mademoiselle, des poètes surtout, fran-

gais, allemands, hollandais... je les aime dans toutes les langues.

— Vous avez bien raison.

— Ils me font oublier les réalités de la vie et de l'école, la vie qui n'est pas serene, l'école qui n'est pas amusante.

— Vous vivez seul, Monsieur?

— Oui, un de mes gamins me sert de domestique. »

En ce moment, Fausta se mêla à la conversation... elle demanda le nom du village dont le clocher s'élevait au bout de la route :

— C'est mon village, Mademoiselle.

— Vous allez vous en aller?

— Malheureusement. »

Ils causèrent ensemble ; la vivacité de l'enfant l'amusa ; nous entrions dans le village, et il me pria d'arrêter devant la maison d'école, qui avait bonne mine avec la vigne qui ornait sa façade et les hauts tilleuls plantés dans la cour : derrière la maison, j'entrevis un jardin plein de fleurs : pas un chou, pas une carotte... un jardin de poète. La pluie répandait dans l'air l'odeur du réséda et je voyais s'incliner les hautes têtes des dahlias, et des glaieuls.

« Je n'ose vous prier de descendre, Mademoiselle, me dit-il, mais permettez-moi de vous remercier du fond du cœur. Jamais, je n'oublierai la pluie de cette après-dinée.

» Il me salua, et nous repartîmes. Cette rencontre m'a plu.

» Mon compagnon de route a touché barre au château : il a remis pour moi une carte portant le nom : *Conrad Wallays, instituteur communal*, un petit livre et un gros bouquet. C'est très poli.

» J'aime les fleurs, et j'ai bien examiné ce bouquet : toutes fleurs très rustiques, mais si bien choisies et si gracieusement arrangées : des œillets blancs, des fleurs de lin écarlates, des lobélies et des héliotropes, des chèvrefeuilles et du jasmin, des fuchsias variés, des zinnias et des verveines, ce sont évidemment des fleurs cultivées par lui, le soir, après les fatigues d'un jour d'enseignement.

» Et ce petit livre ! il est le fruit des soirées d'hiver. Ce sont des traductions de poésies allemandes, il les a signées de son nom et il aura consacré ses faibles économies à les faire imprimer. Voici les poésies guerrières de Kørner, les belles stances de Novalis, le *Jeune amour* de la baronne de Droste, la *Jeune fille abandonnée* du Hollandais Tollens, et bien d'autres, odes, ballades, élégies, qui ont tenté sa verve. J'ai lu bien des vers, je devrais être difficile, et pourtant, je suis contente de ceux-ci. C'est étrange : ce maître d'école poète... et si jeune, si pauvre, si isolé... il pourrait faire un mélancolique poème de sa propre vie... »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA PISTE

(SUITE)

Elle m'envoie promener !... c'est flatteur.... et reconnaissant ! balbutia « l'incomparable amie » avec un morne abattement.

Elle laissa Gontran se rendre à la table banale et se fit monter à déjeuner dans sa chambre. La cuisine de l'hôtel était bonne ; Eglantine, si éthérée qu'elle fût d'habitude, en éprouva les heureux effets : son appétit stimulé se prêta aux circonstances ; elle mangea presque comme une personne ordinaire ; et ses forces morales se remontant avec ses forces physiques, elle se sentit assez ferme, une fois le couvert enlevé, pour confier à « mon journal » ses impressions du moment.

Les idées ne lui venaient pas facilement toutefois, ou plutôt elles lui venaient trop. Eglantine aurait voulu les exprimer toutes, car elles en valaient la peine ! mais elle sentait la nécessité de procéder avec ordre, de faire un choix, et sa

plume hésitante restait souvent le bec en l'air.

Cependant, quelques accords vigoureusement plaqués sur un piano voisin, un prélude savant qui se prolongeait détournèrent bientôt son attention des et cœtera, signes de détresse.... Une voix s'élevait mélodieuse et pure avec les riches intonations du contralto et les aériennes vibrations du soprano. Tantôt elle chantait d'un style ample et religieux quelque suave adagio, et la tante Joubert se surprenait pleurant ; tantôt elle lançait les éblouissantes fusées d'un finale aux merveilleuses vocalises, et la tante Joubert, jetant sa plume au loin battait des mains avec transport. Elle n'applaudissait pas seule : un rassemblement se formait dans la rue ; et sous les fenêtres entr'ouvertes laissant ruisseler au dehors ces flots de mélodie avec une insouciance généreuse, les braves éclataient, moins discrets d'instant en instant.

« Qui donc chante ainsi ? demanda un nouveau venu ; la Patti ne vocalise pas plus légèrement et la Krauss dit moins bien. »

Les auditeurs regardèrent avec étonnement cet arriéré :

— C'est la Signora ! répondirent-ils, comme si ce mot voulait dire tout.

La Signora se tut ; le groupe se dispersa et mademoiselle Joubert voulut reprendre « mon journal ». Mais l'exaltation artistique où l'avait jetée cet incomparable chant s'opposait à tout la-beur sédentaire. Elle fit donc appeler son neveu et comme la pluie menaçait, elle se promena d'abord avec lui dans la galerie à jours du rez-de-chaussée ; mais à ce moment il ne s'y trouvait guère que des fumeurs intransigeants et quelques douairières tolérantes.

« On ne voit ici que des vieilles femmes et ce n'est point joli ! remarqua Églantine oubliant son âge. Et puis ces fumeurs m'indignent.... c'est aussi impertinent qu'infect ! »

Le soleil écartait les nuages ; la tante et le neveu se risquèrent au dehors.

« Les splendides colosses ! fit le jeune homme en admiration devant les châtaigniers qui dominent et protègent l'Hôtel-des-Bains. Il y aurait là pour moi de précieux modèles si mon pays natal ne me réservait pas les mêmes ressources. Ces troncs géants sculptés par la nature, mieux que ne le sont par des mains d'hommes les fûts des colonnades, ces rameaux vigoureux, ces masses de verdure avec l'épaississement des ombres portées, c'est la décoration naturelle de la Marche et du Limousin. Si nous gagnions cette châtaigneraie, ma tante ? »

— A quoi bon ? n'en retrouverons-nous point assez chez nous ? Et puis il faut monter, monter ! et je ménage mes forces.

On ne s'en serait point douté ; mais la voyageuse le disait de bonne foi.

Elle venait d'ailleurs d'apercevoir la Signora traversant le jardin avec sa terne compagne. Toutes deux s'engageaient dans l'allée de platanes qui borde le Flumet.

« J'aime beaucoup les platanes et les cours d'eau, mon ami ; si nous allions de ce côté ? »

— Tant de promeneurs s'y heurtent et s'y con-doient, ma tante ! et puis quelle fatigante exhibition d'oripeaux : « ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales ! »

Néanmoins il pilota complaisamment sa vieille compagne à travers la foule. C'était laborieux car la bonne fille, toujours en quête comme un parfait chien d'arrêt, avait les yeux partout à la fois excepté sur son chemin, et ne prenait garde ni aux chocs ni aux abordages dont il fallait que son neveu la préservât lui-même.

Mais d'autres qu'elle traversaient à l'étourdie ce mouvement général : Une petite paysanne portant au bras un panier d'œufs destiné à l'Hôtel-des-Bains avançait comme à regret, tournant

la tête à chaque instant pour regarder en arrière ; et de fait le spectacle qu'elle cherchait ainsi des yeux était bien assez tentant pour qu'elle eût grand mérite à ne pas s'arrêter : deux minuscules pifferari perchés sur de hautes échasses dominaient la foule de toute leur taille enfantine et se livraient sans rire à une danse étrange rythmée par le bizarre instrument qui leur est familier.

De petits messieurs en robes courtes et de petites dames aux chevelures dénouées les entouraient en battant des mains avec des excitations joyeuses, et la fillette aux œufs murmurait en-vieusement :

« Sont-ils heureux, bonne vierge ! sont-ils heureux ! Dire qu'il y a des petits qui font de si belles choses et qui se savent attendre, marchait, marchait, tournant toujours la tête.

Et l'enfant en lutte avec la vie déjà, l'enfant qui connaissait prématurément le prix des minutes et qui se savait attendue, marchait, marchait, tournant toujours la tête.

En sens inverse, avançait rapidement un industriel du même âge portant devant lui une planchette chargée de menus objets dont il poursuivait la vente.

La crierie symphonie des artistes aux échasses le captivait aussi et il hâtait le pas pour s'en rapprocher, levant les yeux vers eux.

Il ne vit point la fillette pressée qui ne l'aperçut pas non plus.... la planchette et le panier s'entrechoquèrent violemment... l'une quitta les mains du petit colporteur, l'autre échappa au bras de la montagnarde... une homérique omelette assaisonnée de canifs, de porte-cigares et de fleurs de verre filé s'arrondit sur la voie, éclaboussant les promeneurs ; et le jeune marchand furieux fit voler d'un coup de poing la coiffe de la pauvrete tandis que celle-ci insensible à l'affront criait en sanglotant :

« Bonne Vierge ! c'est y possible des pareils malheurs ?... et ma mère qui attendait l'argent de ces œufs-là pour s'acheter des sabots neufs ! Elle me talochera bien sûr avec les vieux ! Elle me talochera....a...a...a ! »

« Comédie ! comédie ! ricanaient les sceptiques. Et les sceptiques passaient.

« Ces mendiants nous feraient bientôt changer de rôle avec eux si nous les écoutions ! » disaient les indifférents. Et les indifférents passaient.

Cependant le garçonnet rageait crescendo et la fillette pleurait plus fort.

La signora assise au pied d'un platane regardait l'eau couler près de là. Elle se retourna au bruit des sanglots et une émotion singulière anima son visage comme si une souffrance personnelle l'eût frappée, comme si elle eût retrouvé dans ses souvenirs lointains une scène analogue, comme si elle avait pu savoir ce que c'est que de travailler, de souffrir et d'être battue... quand on a sept ans !

Elle plongeait la main dans sa poche et n'y

trouva rien ! alors, d'un mouvement irréfléchi, elle détacha sa toque de lophophore, s'en fit une bourse de quêteuse et la tendit à la ronde.

Les offrandes pleuvaient : les hommes surtout s'en montraient prodigues : les sceptiques revenaient sur leurs pas, la bourse ouverte, et les indifférents rebroussaient chemin, prêts à l'aumône.

Néanmoins les pièces d'argent seules s'amas-
saient dans la mignonne coiffure. La tante Eglantine le remarqua :

« Mets-y de l'or ! souffla-t-elle à son neveu ; un louis, deux louis, trois louis s'il le faut ! »

— Mais ma tante... objecta Gontran ne trouvant pas que les circonstances justifiaient une pareille munificence.

— Pas de mais... dépêche-toi ! »

Et la vieille fille prêchant d'exemple vida sa bourse entre les mains de la quêteuse qui remercia par un gracieux sourire.

« Elle nous a remarqué ! c'est un premier pas de fait ; si Jenny... »

— Vous dites, ma tante ?...

— Je dis... je dis... qu'il est temps de rentrer. Tous les bancs sont occupés ; il ne reste plus une chaise à prendre et je me sens lasse. »

Au dîner, des hôtes de passage remplissaient les places laissées vides par les de Moirs et leurs amis.

Ce sont tous gens de rien ! décida mademoiselle Joubert dès le seuil de la salle à manger. Et d'ailleurs pas une jeune fille !

Elle fit mettre deux couverts sur une petite table aussi près que possible de la Signora.

Celle-ci se rangea légèrement par la laisser passer et dans ce mouvement sa serviette glissa sur le parquet.

La vieille fille, peu prévenante d'ordinaire par une fausse dignité, se baissa cependant pour la lui ramasser.

L'étrangère un peu étonnée remercia froidement.

« Second pas ! se dit l'obligeante personne ; et vraiment pourquoi ne tenterais-je pas immédiatement le troisième ?... »

Et d'une voix émue :

« Signora, modula-t-elle harmonieusement, si j'avais l'honneur de vous être connue, je solliciterais la faveur de serrer cette petite main charitable, coutumière de bonnes œuvres certainement. Mais quoi d'étonnant à cela : les grands talents et les grands cœurs ne sont-ils pas toujours solidaires ?... »

Et vraiment ce petit madrigal féminin paraissait bien tourné à son auteur qui en attendait impatiemment l'effet.

Effet à peu près négatif : la destinataire s'inclina pour remercier machinalement comme une artiste en scène au bruit des bravos et demanda un macaroni.

C'était prosaïque ; mais la vie a de ces contrastes.

La soirée s'annonçait assez mélancolique ; pour l'abrégé, mademoiselle Joubert se coucha de bonne heure et Gontran qui aimait les flâneries crépusculaires gagna l'admirable parc où la cascade formée par le Breda bouillonne avec ses mille cascates. Un souffle tiède caressait les vieux tulipiers ; les grottes creusées dans le tuf se devinaient à travers le rideau frissonnant du petit bois et le mince croissant de la lune à son premier quartier n'effleurait la cime des arbres et les reliefs du sol que d'une vague lueur...

Les visions mystérieuses à peine entrevues naguère surgirent de nouveau dans l'âme du jeune homme... comme un soir au bord de la Saône, il pressentit d'autres aspirations, un milieu différent, une chaude intensité de sentiments ; et peut-être allait-il passer du rêve à de plus nettes images, quand une épouvantable symphonie de mirlitons, de sifflets d'enfants et de trompettes d'un sou éclata sur les bords du Bréda qui d'horreur, faillit remonter vers sa source, à l'exemple du Jourdain.

La jeunesse dorée à laquelle toute la journée ne suffisait point pour ses plaisirs, se donnait à elle-même cette spirituelle sérénade. Les éclats de rire entrecoupaient la cacophonie ; les plaisanteries de haut goût servaient de point d'orgue ; et des refrains de mauvais aloi, des couplets licencieux voltigeaient dans l'ombre comme des follets maudits.

Ce fut un réveil désagréable aux songes de Gontran. Choqué dans ses goûts délicats par ce débordement de gaité malsaine, il voulut y échapper et se jeta dans une allée obscure qui lui semblait déserte. Il y marchait seul en effet depuis quelques instants, lorsqu'il aperçut à son extrémité deux points embrasés, les cigares ou les pipes de deux fumeurs.

« Voilà peut-être des échappés de la bande folle pensa-t-il. Et il continua d'avancer. Le bruit de ses pas était assourdi par le gazon ; les ténèbres, épaisses déjà sous le couvert du bois, dérobaient sa vue aux promeneurs qu'il ne distinguait pas encore lui-même. Il avançait toujours, cependant ; et il fut bientôt assez près d'eux pour entendre leurs paroles quelque peu empâtées.

— Voici venir sa dernière heure ! grondait une voix avinée en faisant rouler tragiquement les r.

— Il ne nous échappera point, répondit une autre voix du même ton. »

Il se fit un bruissement de feuilles, un froissement de branches, une agitation de lutte ; puis une voix fêlée cria faiblement :

« A l'aide ! au secours ! on m'assassine. »

« Cela dépendra de vous, vieillard téméraire. La bourse... ou la vie ! c'est à choisir.

— A l'aide ! répétait plus sourdement la vic-

time que deux mains vigoureuses retenaient au collet. »

Mais deux autres mains non moins vigoureuses saisissaient à leur tour les agresseurs, et Gontran tordait le nœud de leur cravate de la façon la plus inattendue.

« Ah ! mais je la trouve mauvaise, celle-là ! râlait le premier bandit.

— Est-ce pour de bon ? bégayait son confrère ; si vous êtes gendarme ou policier dites-le tout de suite et que ça finisse.

— Au fait c'est jute : exhibez vos papiers. De quel droit vous mêlez-vous de nos affaires ?

— Du droit qui appartient à tout honnête homme de châtier les lâches brigands et...

— Des brigands ! interrompirent les agresseurs en éclatant de rire, des brigands ! pas si calabrais que ça, mon bon ! c'était une simple plaisanterie, histoire de s'amuser... après le punch !

— Et les pistolets braqués sur le front de ce vieillard ?... plaisanterie aussi, n'est-ce pas ?... insista Gontran qui ne lâchait point prise.

— Oh ! mais c'est un comble, ça !

Les garnements riaient de plus belle.

« Tenez ! firent-ils enfin, les voilà ces armes terribles... on vous les rend... portez armes ! et laissez-nous tranquilles.

— Des étuis de pipes !... cela ne prouve pas cependant que vous n'ayez eu l'intention de dévaliser Monsieur et que...

— Dévaliser Monsieur ! nous... ah ! ceci est le comble des combles ! Dévaliser ! mais nous lui ferions plutôt l'aumône s'il exerçait la profession de mendiant !... Dévaliser quelqu'un, nous ! au fait, vous ignorez qui nous sommes. Tenez voici nos cartes.

— Que voulez-vous que j'en fasse ? répondit Gontran repoussant les cartons de la main.

— Ah ! vous chantez sur cet on ? eh bien vous les recevrez, ces cartes ! et après elles une balle dans le cerveau !... vous avez besoin qu'il y entre un peu de plomb.

— Une provocation ! gémissait le vieillard ; une querelle ! un duel... à cause de moi !... oh ! cela ne sera pas ! cela ne peut être... messieurs... jeunes gens... mes amis... je vous conjure...

Les inconnus, se dégrisant petit à petit présentaient de nouveau leurs cartes à Gontran qui les prit cette fois et leur remit la sienne.

« Hôtel des Bains » ajouta-t-il.

« Hôtel du Louvre » ripostèrent les provocateurs. A demain matin, Monsieur ; de bonne heure vous verrez nos témoins arriver.

Ils rejoignirent, en faisant naziller deux mirlions énormes, la bande folle qui les cherchait sous bois.

« Ainsi... ce n'était pas pour tout de bon ! murmurait le vieillard un peu désappointé de n'avoir couru qu'un péril dérisoire ; ce n'était pas pour tout de bon ! et cependant le sang coulera peut-être !... Oh ! je ne puis supporter cette hor-

rible pensée ! Généreux inconnu, mon libérateur, mon sauveur, d'intention du moins, jurez-moi que vous déjouerez ces projets homicides, ou comme les Sabines éplorées, j'irai me jeter entre les combattants, offrir mon corps à leurs coups, me...

— C'est cela : comme les Sabines. En attendant, monsieur, permettez-moi de vous reconduire à votre hôtel...

— Hôtel des Plantes ; je l'ai choisi à cause du nom : je raffole des sciences naturelles, probablement parce qu'il ne m'a jamais été donné de les étudier.

Les rues d'Allevard n'étaient pas désertes encore ; on y rencontrait les gens non phthisiques et non rhumatisants qui peuvent circuler à la fraîcheur du soir ; les cafés regorgeaient de consommateurs et les hôtels bourdonnaient à l'envi.

Au seuil du sien où Gontran refusait d'entrer, le vieillard demanda le nom « de son sauveur. »

Celui-ci feignit de ne pas entendre.

« Je viendrai demain prendre de vos nouvelles dit-il.

— Mais non, c'est moi qui dois...

— Mais non, c'est moi qui veux ! d'ailleurs j'ai à vous prier de vouloir bien être mon témoin. Qui demanderai-je ? »

Monsieur Dumont répondit avec empressement le vieillard... son témoin ! bravo ! Je glisserai des balles de liège dans les pistolets ! c'est égal : j'aurais bien voulu présenter ce jeune homme à Euphrasie tout de suite.

L'aube du lendemain se leva souriante comme si elle ne devait pas éclairer une scène de meurtre ; et déjà les baigneurs matineux se rendaient aux sources, quand le défenseur de monsieur Dumont ouvrit aux premiers rayons du jour des yeux encore chargés de sommeil qui se refermèrent aussitôt ; ils avaient entrevu la lumière cependant et le dormeur à demi éveillé put se dire :

« Ce soleil qui commence à poindre, c'est peut-être mon dernier soleil ! »

Cette réflexion l'éveilla tout-à-fait. Il se frotta les paupières, se leva et soigna minutieusement les détails de sa toilette comme les gladiateurs qui se paraient pour mourir.

« Que c'est donc bête ! » murmurait-il en descendant un tour gracieux à sa chevelure ; pour une vétille, pour moins que cela, se croire engagés d'honneur à se casser la tête !... ils sont jeunes, heureux sans doute... ils ont des mères, des sœurs peut-être qui les aiment et les pleureront si... Moi je n'ai que ma tante Églantine qui restera seule... pauvre fille ! et l'abbé Macord qui attendait mieux de moi... »

Des pas retentirent pressés dans le couloir ; Jean le valet de chambre frappa chez Gontran et lui demanda s'il pouvait recevoir messieurs Charles Gors et Jules de Baix.

« Déjà?... qu'ils entrent donc. »

Les survenants dont le visage était resté la veille enveloppé d'ombre, parurent à Gontran plus jeunes que lui malgré certains stigmates empreints d'ordinaire sur les traits des viveurs. Ils s'avancèrent à demi sérieux, à demi souriants et leur attitude ne gardait rien du fâcheux débraillé de la veille.

« Monsieur, commença Charles, nous sommes prêts...

— Moi aussi ! interrompit fièrement Gontran.

— Monsieur, reprit Jules, nous sommes décidés...

— Moi aussi !

— Monsieur, ne protestez point : rien ne saurait ébranler notre résolution et nous aurons le courage...

— Croiriez-vous ma résolution moins bien prise et mon courage inférieur ?...

— Nous sommes prêts, nous sommes décidés à reconnaître nos torts ! et nous aurons le courage d'en faire amende honorable. Que voulez-vous... les fumées du vin de champagne, l'excitation d'une soirée en folâtre compagnie, l'occasion... l'inspiration bouffonne... les ténèbres... nul n'est parfait en ce monde, et nous moins que personne, ne prétendons au prix de vertu Hier, nous étions stupides... et gris ! ce matin, nous voici de sang-froid... et désireux de vous serrer la main. Le voulez-vous ?

Les trois mains se pressèrent cordialement et bientôt après les nouveaux amis se dirigeaient ensemble vers l'hôtel des Plantes où monsieur Dumont pâlit, rougit et se troubla de fond en comble à leur apparition.

La scène précédente se renouvela dans sa chambre avec quelques variantes. Le vieillard enchanté ouvrit ses deux petits bras pour y étreindre à la fois les ennemis réconciliés ; mais il n'en put envelopper que la moitié d'un et cette moitié-là paya pour tout le monde.

« Me voici donc tantôt au comble de mes vœux

s'écriait-il en pleurant de joie,

» Puisque déjà le ciel vous rassemble *en ces lieux*. »

Et M. Dumont se félicitait tout haut de n'avoir pas à prononcer sur le terrain cette autre citation des *Frères ennemis* :

« Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime

» Barbares, rougissez de commettre un tel crime. »

« Il est bien fâcheux qu'Euphrasie n'assiste pas à cette réconciliation, ajouta-t-il ; elle aime tant le pathétique ! c'est une lyrique, Euphrasie, c'est une lyrique... Attendez, jeunes amis, si elle est coiffée, je vous présenterai tout de suite. »

Mais Euphrasie n'était pas coiffée et MM. Charles et Jules se retirèrent sans l'avoir vue.

Quant à Gontran, M. Dumont ne pouvait s'en dessaisir aussi vite. Il le retint doucement par le pan de sa jaquette, par le bouton de son gilet,

par le nœud de sa cravate qu'il défit sans y prendre garde, et ces divers incidents ayant donné le temps à Euphrasie de détortiller ses papillotes roses, elle parut dans toute sa gloire comme le soleil levant ! à vrai dire, ce pauvre petit soleil ne rayonnait guère que d'une candeur juvénile contrastant avec des cheveux gris et les rides d'un visage autrefois poupin mais aujourd'hui vieillot !

« Mademoiselle Euphrasie Dumont, ma sœur, très forte dans la litote et le dithyrambe ! » acclama orgueilleusement le vieillard.

Et comme il était fort embarrassé pour présenter aussi le jeune homme dont il ignorait encore le nom...

« Gontran » lui souffla simplement celui-ci.

« Monsieur Gontran répéta-t-il, mon ami, mon sauveur ! »

Le petit vieillard s'était promis d'abord de ménager la sensibilité lyrique de sa sœur en lui taisant son aventure tragi-comique. Mais il régnait entre eux une telle habitude de confiance et d'épanchement que, en dépit de sa promesse, il l'en avait instruite immédiatement. Elle fit donc au jeune homme l'accueil qu'il méritait et entremêla ses remerciements de métaphores, de prospées et de catachrèses tellement imprévues que Gontran tout-à-fait incapable de répondre en pareil style retrancha son insuffisance derrière un silence modeste et prudent.

Cependant l'heure du repas étant venue, monsieur Dumont voulut retenir Gontran à sa table ; mais celui-ci refusa : Il habitait depuis deux jours seulement Allevard avec une parente âgée n'y connaissant personne et qu'il ne laisserait pas déjeuner sans lui.

« Du moins accepterez-vous une promenade ? Nous avons retenu pour cette après-midi un landau fort commode, et s'il vous plaît d'y prendre place, mon courageux ami, ce sera pour nous une bonne fortune.

Gontran se récusait de nouveau : sa tante aurait besoin de son bras pour une flânerie dans le parc, sans doute : elle tenait à ne pas quitter la ville en ce moment.

« Présentez-nous alors à cette respectable personne, car elle doit être respectable d'âge et de caractère ? demanda mademoiselle Euphrasie parlant par *dubitation* ; il serait possible que nous découvrissions ensemble les moyens d'embellir mutuellement notre séjour parmi les nymphes aquatiques.

Gontran ne pouvant, cette fois, dire non, prévint aussitôt mademoiselle Joubert.

A peine prit-elle garde à cet avertissement. Bien autre chose l'occupait en vérité ! Elle avait visité, une heure auparavant, la salle d'inhalation froide, unique peut-être en son genre, ingénieuse création du docteur Niepce. Autour des vasques superposées d'où s'élançait deux jets d'eau minérale, une foule élégante se promenait,

stationnait, causait ou lisait au gré de chacun. A travers la vapeur invisible enveloppant cette foule, Eglantine avait bientôt distingué la Signora flanquée de sa comparse. Manœuvrer habilement pour s'en rapprocher comme par hasard, l'aborder au moyen d'un prétexte habile, cela ne paraissait pas à la bonne tante d'une réalisation impossible. Elle en fut néanmoins pour ses frais d'imagination et la Signora les rendit superflus : Elle-même s'avancait avec une fière nonchalance, accueillie au passage par les saluts masculins ; elle-même reconnut Eglantine ; elle-même lui sourit avec un signe de tête et lui dit sans s'arrêter :

« Il reste une chaise libre dans ce coin ; si vous désirez vous asseoir profitez-en : elle ne sera pas longtemps disponible.

— Comment ! si je désire m'asseoir ! s'écria mademoiselle Joubert qui n'y avait pas songé encore ; mais je ne désire que cela, je ne cherche pas autre chose ! j'en éprouve un immense besoin !

— Quatrième pas ! songeait-elle ; ce sera un prétexte pour en faire un cinquième tout à l'heure. »

Elle gagna la chaise qui, en réalité, se trouvait placée trop mal pour que personne en voulût.

Au bout de quelques instants, la situation n'étant plus tenable, la tante de Gontran l'abandonna pour s'élancer à la recherche de la Signora.

Elle ne la revit qu'au déjeuner :

« Quel signalé service vous m'avez rendu ce matin ! lui dit-elle avec effusion ; mes jambes se dérobaient sous moi ! j'étais lasse à ne pas me tenir debout et sans le secours de ce bienheureux siège, peut-être allais-je défaillir. Comment vous remercier...

La Signora se dispensa de le dire : on lui apportait alors une immense corbeille où s'épanouissaient de splendides bouquets ; une carte armoriée accompagnait chacun d'eux. La jeune fille les reçut avec un imperceptible haussement d'épaules corrigé toutefois par une ébauche de sourire, les fit porter dans sa chambre et ne sembla pas y songer davantage.

Comme elle est habituée aux hommages ! pensa mademoiselle Joubert ; évidemment chacun reconnaît sa souveraineté... il faut absolument que je me renseigne tout de suite... car enfin Jenny peut arriver d'un moment à l'autre... comment faire ?...

La Signora se contenta du macaroni quotidien ; elle avala rapidement une tasse de café sans sucre, et se retira quand Eglantine fut inspirée lumineusement.

« Madame votre mère n'a point déjeuné avec vous ? » dit-elle avec intérêt ; une indisposition peut-être...

— Ce n'est point ma mère.

— Madame votre tante, alors ? ou...

— Théodora est sujette aux spasmes, interrompt la jeune fille avec dépit ; ils la prennent toujours mal-à-propos.

— Des spasmes ? je connais ça ! je les connais trop, malheureusement ! Mais je possède contre eux un merveilleux spécifique. Voulez-vous me permettre de l'essayer sur votre... duègne.

— Faites... se vi piace. »

Eglantine avait des ailes. Elle trouva la pauvre Théodora étendue sur son canapé dans un appareil... dont elle ne songeait pas même à dissimuler la simplicité.

— Vous souffrez bien ?... lui demanda-t-elle avec compassion. »

La malade souffrait tellement sans doute, qu'elle n'eut même pas la force de répondre.

« Est-ce à la rate ou au foie ? »

Même silence.

Théodora ferma les yeux et ouvrit une bouche grimaçante qui laissa voir toutes ses dents jaunes.

« A l'épigastre ou au pylore ?... »

Les yeux ne se rouvraient pas ; la bouche ne se fermait point ! Eglantine en profita pour y introduire quelques gouttes d'eau de mélisse.

« Après tout, voilà une panacée ! dit-elle ; quel que soit son mal, elle s'en trouvera bien. »

En effet, au bout d'un instant, la malade ouvrait les yeux, poussait un soupir de soulagement et tendait la main vers le flacon.

Au bout d'un autre instant, elle se dressait sur son séant et regardait sa bienfaitrice avec un pâle sourire de reconnaissance.

« Ah ! s'exclama victorieusement celle-ci.

— Ah ! reproduisit l'autre comme un écho. »

Il s'ensuivit une nouvelle dose du spécifique et un autre silence un peu long pendant lequel on n'entendait que le balancier de la pendule entre deux colonnettes d'albâtre.

« Elle se remonte, elle se remonte !... remarquait la garde-malade. Enfin elle va pouvoir parler ! si j'en profitais pour la questionner... adroitement ?... »

Ce vulgaire moyen répugnait à sa fierté. Le temps pressait, cependant... Jenny allait paraître... il importait de prévenir toute fausse manœuvre... Eglantine passa le Rubicon :

« Vous avez une bien ravissante compagne, insinua-t-elle... La signora semble tourner ici toutes les têtes et ne s'en pas soucier... Elle a placé son idéal plus haut que la foule, sans doute ; elle rêve un attachement spontané, sans calcul qui... que... Elle est de grande famille ? et... riche, n'est-ce pas ? »

Théodora qui s'étendait de nouveau sur les coussins continuait de regarder silencieusement la questionneuse. Celle-ci répéta sa double interrogation.

« Non capisco ! » répondit enfin la malade.

Elle ne comprenait pas le français !

« Il fallait donc le dire plus tôt ! » gronda la tante Eglantine emportant son elixir.

Une visite l'attendait ; on l'en prévint.

« Vous vous trompez ; je ne connais personne ici ! objectait-elle, oubliant l'annonce faite par son neveu.

— On n'a point nommé Mademoiselle, il est vrai ; mais on demande la tante de M. Gontran et M. Gontran lui-même. »

Celui-ci, déjà au salon, oublia complètement les présentations de rigueur qui se firent d'elles-mêmes et sans noms de personnes.

Mademoiselle Dumont avait arboré pour la circonstance, une guirlande de chapeau d'un blanc tout virginal ; une chaîne d'or, héritage de sa grand-mère, descendait en cascade le long de son buste un peu raide, pour accrocher de côté une montre toute neuve ; une robe mauve, d'étoffe nouvelle, mais de coupe archaïque, bouffait sur ses hanches plates, et un antique vêtement remis en vogue par les rotations de la mode laissait presque à découvert sa taille de poupée.

La même opposition de contraires se remarquait dans toute sa personne, depuis son sourire de petite fille jusqu'aux brèches de sa denture ; depuis ses candides étonnements jusqu'à son expérience des détails pratiques ; depuis son ignorance naïve de mille choses du monde jusqu'à son érudition historique et littéraire émaillée parfois d'un peu de grec et de latin.

Cette pensionnaire vieillotte, cette vieille femme enfant était un type !

Eglantine l'étudiait curieusement, mais non sans distractions : à travers les antithèses de la sœur, la conversation du frère avec Gontran lui arrivait par lambeaux ; elle y découvrait une façon toute particulière de prononcer les s et de souligner les phrases qu'elle ne rencontrait point pour la première fois...

« Mais qui donc ai-je entendu parler ainsi ? se demandait-elle.

Puis revenant à la sœur, elle remarquait en elle un tic singulier qui consistait à pencher sa tête sur l'épaule droite dès qu'on lui parlait ; et mademoiselle Joubert se disait encore :

« N'ai-je pas connu, il y a bien longtemps, bien longtemps, une personne en possession de ce tic-là?... Où donc était-ce?... »

Espérant d'une heure à l'autre le retour d'Eudoxie, et ne voulant pas le manquer en s'éloignant, elle engagea son neveu à suivre seul ses nouveaux amis vers le *Bout du monde*.

Ils partirent donc tous les trois. Mais le plus impressionnable du trio n'en était pas le plus jeune ; ses deux compagnons, malgré leurs cheveux gris, le distançaient en enthousiasme, en exaltation même. Ils s'étonnaient, admiraient, s'émerveillaient à chaque pas avec de bruyantes exclamations et des hyperboles redondantes. On eût dit des aveugles nés s'éveillant au jour, des

sourds entendant tout à coup, des muets recevant la parole.

Et de fait, cette éclosion tardive s'expliquait :

« Voyez-vous, mon jeune ami, disait M. Dumont, c'est la première fois que nous faisons un voyage d'agrément, la première fois ! Nous n'avons guère changé de place que pour les développements de ma carrière enseignante, et si notre vie s'est trouvée ainsi quelque peu nomade, ce fut sans nous laisser le temps de butiner en chemin. Nous n'avons jamais été de ces oisifs desquels Pils résume la vie en ce distique :

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort ;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Ces opérations physiques et naturelles se subordonnaient pour nous à l'impérieuse loi du travail ; ce fut la majeure de notre syllogisme. Nous en bénissons Dieu toutefois car :

Les travailleurs ne connaissent pas l'ennui.

Ceux qui ne connaissent pas l'ennui conservent la santé du corps et la gaieté de l'esprit.

Ceux qui demeurent gais et bien portants sont les vrais heureux de ce monde.

Donc les travailleurs sont heureux !

Ce sorite qui est une variété de syllogisme (et le syllogisme est, vous le savez, une forme de raisonnement), ce sorite est indiscutable !

« Oui, le travail nous a pris par la main pour nous faire avancer dans la vie, reprit mademoiselle Dumont ; sous son égide, nous en avons gravi les abruptes sentiers, les yeux attachés sur les cimes et le cœur en haut : sursum corda ! Ainsi, l'on monte, l'on monte sans s'essouffler ! J'emploie le mot au *figuré* bien entendu. Ainsi l'on s'élève aux astres : Sic itur ad astra. Ah ! M. Gontran, quel joli arbre, là, le pied dans la mousse. En connaissez-vous le nom ?

— Mais c'est tout simplement un sorbier, Mademoiselle, un sorbier des oiseleurs. Dans quelque temps ses baies encore verdâtres rougiront et le couvert des oiseaux sera mis splendide-ment...

Elle l'interrompt :

— Des oiseaux ? en voilà deux bien étranges. En avez-vous jamais rencontré de pareils ?...

— Mais Mademoiselle, l'un est une pie et l'autre un geai : rien de plus commun.

— C'est étonnant combien de choses vous savez ! »

Les promeneurs s'engageaient dans la gorge boisée où régnait une fraîcheur délicieuse, tempérée par la poussière de feu qui tombait du soleil à travers les ramures ; un torrent y bouillonnait, tantôt écumant d'une apparente colère, tantôt jasant, rieur, sur le sable doré ; plus haut se dressait un chaos de roches branlantes entremêlées d'une végétation touffue ; et, plus haut encore, les glaciers du Gleyzin enfonçaient dans les nuages leurs sombres déchiquetures et leurs blancheurs irisées.

Mon Dieu! que c'est beau! s'écriaient le frère et la sœur, négligeant dans leur enthousiasme l'emploi des synecdoques et des antonomases.

On mit pied à terre; mademoiselle Dumont poussa de petits cris de pensionnaire effarouchée en traversant le torrent sur une passerelle; M. Dumont frissonna d'une terreur délicate en croyant distinguer la silhouette d'un ours; et tous deux demandèrent s'ils ne se croiseraient pas au passage avec une bande d'isards?

L'air des montagnes, cependant, creusait leur estomac. On choisit un endroit favorable au pied d'un chêne dont la vieille latiniste demanda la « dénomination. » Son jeune ami fut tenté de répondre « quercus robur; » mais il se contenta de présenter l'arbre sous son nom vulgaire.

Le jambon sentait le rance; le rôti était manqué: « Quoi d'étonnant? aurait dit M. Dumont s'il avait pu s'en apercevoir :

On devient cuisinier mais on naît rotisseur.

et les rôtisseurs sont rares! »

Mais M. Dumont dans les illusions d'un enthousiasme universel trouvait tout parfait. Il fit même honneur, comme un simple mortel, au petit beaufolais qui arrosait le repas et sa sympathie pour son nouvel ami croissant avec les sensations de bien être qu'il éprouvait, il se mit en frais de confidences et raconta sa vie.

C'était simple et touchant :

Fils d'un banquier deux ou trois fois millionnaire, il avait cru d'abord commander aux événements, mais les événements prirent bientôt leur revanche : une catastrophe imprévue anéantit la fortune paternelle. Tout fut perdu « fors l'honneur! »

M. Dumont, très jeune alors, aurait pu s'écrier avec Racine :

Grâce aux Dieux, mon malheur passe mon espérance.
Et je te loue, ô ciel, de ta persévérance!

Mais une précédente catastrophe avait amoncelé trop d'autres ruines dans son cœur pour le laisser sensible à des pertes d'argent : il s'était vu repousser par sa cousine, la fiancée de son choix, l'idole de ses rêves, son idéal enfin! et pourquoi?

Parce qu'il avait un défaut de prononciation.

Cette douleur morale l'eût peut-être tué... mais la ruine des siens lui ôtait le droit de s'y livrer... Il se fit maître d'étude dans un lycée; puis il devint professeur; il obtint la licence, l'agrégation, une chaire dans une faculté; et pendant qu'il franchissait laborieusement ces différents degrés, donnant plus de répétitions que ne l'eussent permis ses forces physiques, le vieux père et la vieille mère gagnaient doucement la tombe dans l'aisance et le bien-être; la sœur Anna se mariait avec la dot amassée par le professeur, et la sœur Euphrasie refusait une autre dot pour ne pas quitter son Alexandre.

M. Dumont portait le même nom que le vainqueur des Thraces, des Illyriens, des Perses, des Egyptiens, des Indiens, des Lybiens, des Assyriens et des Scythes; de Thèbes, d'Issus, de Tyr, de Gaza, d'Arbelles et de Babylone; du roi Darius, etc.

La sœur Anna eut de nombreux enfants et ce fut une génération nouvelle à pourvoir. C'était rude mais l'oncle y arriva. Il venait de marier la dernière nièce, d'établir le dernier neveu et cette coûteuse famille s'avouant satisfaite déclarait sa ferme résolution de se suffire désormais sans nouveaux secours.

Alexandre et Euphrasie pouvaient donc vivre enfin pour eux-mêmes, c'est-à-dire l'un pour l'autre.

Après cette longue absorption dans le travail et l'épargne, ils furent tout étonnés de se découvrir des yeux pour voir le monde extérieur, des poumons pour en respirer l'air, et des ailes pour y voler. Ils les ouvrirent, oui vraiment, aussi bien que n'importe qui! et le premier vol de ces vieilles ailes toutes neuves qui n'avaient pas encore servi se montrait intelligent n'est-ce pas? en les portant tout juste... au *Bout du monde*?

« Ah! terminait le vieux savant résumant avec Voltaire la doctrine de Pangloss : Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles!... Si Elle ne m'eût pas repoussé, je ne pouvais me consacrer à ma famille après sa ruine; si je n'avais pas travaillé pour les miens, la misère en faisait sa proie; si la misère s'en fût emparée, la souffrance, la maladie, le vice peut-être... horreur!... Et les vieux parents descendaient désespérés dans la tombe!... Rien de tout cela n'est arrivé parce que... Eglantine m'a brisé le cœur!... Donc... Eglantine a bien fait de me briser le cœur.

Décidément M. Dumont affectionnait le « sorite! »

Gontran, toutefois, fut moins frappé par la logique de ce raisonnement que par ce nom d'Eglantine prononcé comme à regret par le vieillard.

La sœur avait pris la main ridée du frère avec un respectueux attendrissement et la pressait d'une éloquente manière... ses yeux humides se fixaient sur la cime aérienne du glacier comme si elle y eût rencontré de chères images...

« Oui, murmurait-elle, tu es un bon fils, un bon frère... Ils ont tout vu de l'autre monde... Papa et maman sont contents de toi! »

Papa et maman!

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain Numéro.)

LE RAMIER

Vois-tu là-haut cette aile, prompte,
Fugitive comme l'éclair ?
Sans repos, elle monte, monte
Puis disparaît au fond de l'air.

C'est le ramier que ta parole,
En vain, a voulu retenir,
Et qui, par l'espace s'envole
Pour ne jamais plus revenir.

Enfants, il en sera de même
Des biens que vous croirez saisir :
Ce vol rapide est un emblème
Des courts bonheurs, du faux plaisir.

Mais voulant indiquer sans doute
Le terme où tout devient réel,
L'oiseau toujours poursuit sa route
Dans la direction du ciel.

ARTHUR TAILHAUD.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ALOYAU DANS SON JUS

Il faut le larder de gros lard, le placer dans une casserole avec épices et un grand verre de vin blanc sec; couvrez et luttez le couvercle avec de la pâte de farine, mettez au four pendant six heures, à un feu modéré.

Dégraissez et servez dans le jus.

CARPE AU BLEU

(Recette de Grimod de la Reynière.)

Faites le moins d'ouverture possible à la carpe

en la vidant; placez-la dans une poissonnière à sa taille; faites bouillir une demi-bouteille de vinaigre, versez le tout bouillant sur la carpe; mouillez-la avec du vin rouge, de manière à ce qu'elle baigne; mettez trois oignons coupés en tranches, deux carottes, du persil, de la ciboule, trois feuilles de laurier, du thym, trois clous de girofle, du sel et du poivre; placez la poissonnière sur le fourneau, faites mijoter une heure environ; laissez-la refroidir dans son assaisonnement et servez.

REVUE MUSICALE

Harmonies du Printemps. — Gounod à l'Opéra. — Les compositeurs de l'avenir et leurs œuvres. — Les prochains Concerts d'orgue, de M. A. Guilmant. — Une invention d'amateur, utile et musicale.

Il faut réellement du courage pour consentir à ouvrir l'œil et l'oreille aux chefs-d'œuvres humains, tandis que là-bas, non loin de la reine des cités, il y a la grande *Première* du réveil de la nature, qui n'est qu'harmonie, lumière et parfum.

Le rideau s'est levé sur le chœur des violettes, où primevères, jonquilles, amaryllis sont venues jeter leurs notes plus éclatantes, mais jamais aussi pénétrantes, que les mystérieuses voix de la modeste reine des bois.

Quelques vieilles têtes blanchies d'hellebore et quelques petites perce-neige, flétries avant l'âge, assistaient bien à l'*ouverture* de l'immense poème en action; mais loin de leur froide patrie elles n'ont pas tardé à succomber sous le feu de cette incommensurable rampe qui se nomme : le soleil!

O merveilles du Créateur, ô nature éternellement belle, jeune, réparatrice, soleil régénérateur, que vous nous représentez bien la grandeur de celui qui engendra les mondes et créa tout ce qui existe!

Devant ces spectacles magiques, on se prend à regarder en pitié les mascarades de toutes sortes dont l'homme a rempli sa vie, et pour lesquelles, souvent, il sacrifie sa jeunesse, son temps, son argent, sa santé, sans trouver rien qu'amertume au fond de cette coupe, où il croyait puiser l'amour.

Mais notre goût pour les splendeurs de la nature, ne doit pas nous faire oublier notre tâche. Elle est d'autant plus facile que l'art, et surtout l'art musical, est une des plus nobles manifestations de l'âme humaine; que sans lui, la science ne serait qu'une invention purement mathématique et qu'il est aussi une création de Dieu, car il porte l'empreinte des choses divines que le maître universel anima de son souffle.

Attendons encore un peu avant d'aller admirer des horizons splendides, à travers les échanerures des grands arbres. Examinons à vol-d'oiseau quelles sont les créations musicales qui se rapprochent le mieux des éternels chefs-d'œuvre dont l'art n'est que l'imitation.

A part le *Tribut de Zamora*, de Charles Gounod, qui est l'événement capital du moment, il n'y a, à cette heure, à enregistrer que de brillantes et fructueuses reprises sur nos premières scènes lyriques.

On sait de quelle importance sont les ouvrages de ce grand maître, et quelle place élevée ils occupent dans notre musique française. Aussi le flot avide des dilettanti envahit le temple de l'Harmonie, se précipite et élève une insurmontable barrière devant les moins impétueux, les plus humbles, dont les jugements, pour être tardifs, n'en seront ni moins justes ni moins sincères. Voilà pourquoi nous ne rendrons compte du nouvel opéra de Gounod, que le mois prochain, alors que la partition en mains, nous aurons pu pénétrer dans le sanctuaire de ses récentes victoires.

En dehors de la musique de théâtre, il a été publié et exécuté récemment diverses compositions que nous tenons à faire connaître à nos lectrices, car elles portent en elles le germe de l'avenir. C'est le riche sillon où le grain de blé ne peut manquer de produire une abondante moisson.

Malheureusement, si les œuvres du génie restent, les hommes passent, et il faut sans cesse interroger l'horizon où se lèvent les nouvelles constellations, pour les signaler et en recueillir la lumière, à mesure que leurs devancières s'éloignent de nous.

Grâce au talent et à l'énergique volonté de son président-fondateur, M. Guillot de Sainbris, la *Société chorale d'Amateurs* aura mis en relief bon nombre de jeunes auteurs, dont le mérite se fût certainement frayé un chemin, mais avec combien plus de temps et de difficulté. C'est ainsi que *Moïse*, de M. René de Boisdeffre; *Toggenbourg*, de J. Rheinberger; *Rebecca*, de César Franck; *Melka*, de Ch. Lefèvre, et encore d'autres ouvrages, ont été exécutés sous la direction de M. de Sainbris, révélant des musiciens auxquels il ne manque qu'une scène plus vaste pour donner l'essor à de plus vastes conceptions.

Ces compositions dont les poèmes sont, pour la plupart, empruntés à des sujets bibliques, conviennent on ne peut mieux à notre public d'élite, que distingue, avant tout, la jeunesse, comme la poésie de l'esprit et du cœur.

M. Paul Collin, qui aura été l'un des premiers à nous faire connaître des *libretti* rimés par de vrais poètes, a écrit de très beaux vers dont se sont inspirés les auteurs de tous ces ouvrages. Son *Moïse sauvé des eaux*, que nous avons déjà nommé dans un précédent article, est d'une notable élévation de style. La simplicité s'y allie à la grâce primitive et à la grandeur des caractères.

res. La rime retombe toujours harmonieusement. Aussi, M. de Boisdeffre, aidé dans sa tâche, a-t-il atteint l'apogée du lyrisme musical, quand il exprime les sentiments qui agitent l'âme de la fille du roi Pharaon à la vue de ce petit Moïse qui doit un jour être si grand.

Il y a dans cette partition des pages de premier ordre. Nous recommandons à nos lectrices l'air d'*Amaïs*, pour mezzo-soprano, avec récitatifs, qui est tout simplement superbe, et dans lequel mademoiselle Richard, de l'Opéra, a obtenu un immense succès. Celui de la *Voix mystérieuse*, pour soprano, d'une allure prophétique, est accompagné par un chœur brillant.

Quant au chœur de début :

Loin de l'éclat pompeux et des bruits de la ville,
Sous la fraîcheur des Palmiers verts...

il est impossible de trouver quelque chose de plus poétiquement suave, de plus distingué que ces belles harmonies qui effleurent l'oreille, la charment et rafraîchissent l'âme. M. de Boisdeffre est un grand artiste, cela se sent autant que cela se voit.

Le *Toggenbourg*, ballade de M. Rheinberger, est une dramatique légende du Nord, qui a été exécutée comme nous l'avons dit dernièrement, pour la première fois à Paris, par la *Société Chorale d'Amateurs*. Il se dégage de cette musique comme un classique parfum qui lui donne une rare saveur. Le rôle de l'orchestre est tracé d'une main habile et sûre. Les chœurs sont magistralement écrits. Le *trio solo et chœur*, est un morceau ravissant de sentiment, où la mélodie se marie à une orchestration savamment dessinée. Le chœur de la fin, d'un tout autre caractère, renferme des oppositions d'un bel effet, des sonorités combinées avec une complète connaissance des timbres et des registres des voix.

Cette œuvre originale et dramatique a été vivement goûtée par un public de choix. Il convient d'ajouter que M. Paul Collin a droit à une part de ce succès, car il s'était chargé de traduire en vers français le texte allemand sur lequel était écrite cette partition. Il a eu à vaincre de réelles difficultés, rendues multiples par le germanisme de la forme autant que du fond de ce poème étrange.

Il nous faut renoncer ce mois-ci à donner l'analyse de *Melka* et de *Rebecca* : l'espace nous manque; nous en parlerons dans le prochain numéro, car ce sont aussi deux ouvrages d'un haut intérêt. Ces quatre partitions se trouvent chez l'éditeur J. Hamelle, 25, rue du Faubourg-Saint-Honoré, ancienne maison Maho.

On se souvient sans doute des magnifiques concerts d'orgue avec orchestre, inaugurés en 1878 par M. A. Guilmant, au Palais du Trocadéro, et continués avec une vogue croissante en 1879 et 1880.

Cette année, les quatre grands concerts du sa-

vant organiste auront lieu les 12 et 19 mai, puis les 2 et 9 juin, à 2 heures et demie très précises.

M. Guilmant, qui a déjà fait connaître au public des œuvres de génie ignorées de la plupart de ses auditeurs, remontant aux premiers temps de la musique en France, exhumera de ce passé des merveilles dont la révélation lui sera un titre de gloire de plus.

Ainsi en dehors de Bach et de Haendel, qu'il a déjà popularisés avec le splendide instrument du Trocadéro, on trouvera cette année, sur ses programmes, les noms fameux des Buxtehude, Rameau, Albrechtsberger, Bruhns, Frescobaldi, Homilius, Pachelbel, Dandrieu, Zipoli, Titelouze, Cl. Merulo, etc., tous choisis parmi les musiciens parus depuis le xvi^e siècle. Une place sera réservée dans chaque programme pour les compositions inédites de nos auteurs modernes.

Il nous reste, pour finir, à communiquer à nos jeunes musiciennes une modeste invention, dont nous devons la primeur à un aimable correspondant, amateur ingénieux, qui a mis autant de simplicité que d'obligeance à nous l'offrir, pour en faire bénéficier les abonnées du *Journal des Demoiselles*. Il s'agit d'un procédé pour écrire la musique avec plus de rapidité et de régularité.

Au lieu de la plume qui, si l'on veut écrire vite, forme des notes inégales et difficiles à lire, il faut prendre un petit morceau de bois, une *allumette*, par exemple, la tailler en petit caractère mobile, ayant la forme d'une noire. Après l'avoir trempé dans l'encre, on l'imprime sur les lignes et les interlignes de la portée, ayant soin d'enlever et de replacer ce caractère avec adresse, pour que l'impression soit aussi nette que possible.

En répétant cet exercice et en corrigeant avec le canif le caractère-*allumette* — si l'épreuve ne rend pas nettement la forme de la noire — on arrivera à imprimer le corps des notes avec une grande vitesse, ce qui est le plus long, exécuté à la plume. Cette dernière sera ensuite employée pour marquer les autres signes de musique, tels que : rondes, blanches, silences, clefs, accidents de toutes sortes, barres et queues des notes.

C'est là que, tout d'abord, la critique se présente à l'esprit : le caractère-*allumette* ne peut servir absolument que pour former le corps de la noire. Il est vrai que d'un trait de plume, on fait des simples, doubles, triples et quadruples croches. Aussi, sommes-nous persuadée, après essai, que malgré ce petit revers de la médaille, l'amateur-copiste gagnera beaucoup de temps, et fera sans peine une copie très lisible lorsqu'il aura l'habitude de ce procédé. L'important est de bien préparer son caractère, qui doit être taillé avec régularité dans sa forme et nettement sectionné.

Nous remercions l'inventeur de ce nouveau système, ne fut-ce que pour son intention d'être agréable et utile à nos lectrices — ce qui est l'être à nous-mêmes. MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ma belle petite amie,

Il y a peu d'instants, j'avais encore les yeux fermés, et quelques vestiges de songes attardés me flottaient par le cerveau ; un rayon de soleil cependant, qui filtrait joyeux entre les lames des persiennes closes, m'invitait au réveil ; le mouvement des domestiques par les couloirs, le chant du coq, le gloussement des poules, le cri strident des pintades, le nasillement des canards dans la basse-cour, le roucoulement des pigeons sur les toits, le gazouillement des oiseaux parmi les massifs du jardin, tout cela me disait : « Le jour se lève ; fais comme lui ! le temps est beau ; viens en jouir ! »

Je ne me fis pas longtemps chanter, glousser, crier, nasiller, roucouler et gazouiller cet avertissement : Louïsette souriait aux anges dans son petit lit à rideaux roses ; Jacques, en brouille complète avec son oreiller qui boudait dans la ruelle, rêvait thèmes et versions dans la chambre voisine sous la protection morale de son père qui... ah ! mon Dieu ! oserai-je le dire?... osons-le : Mon Pierre ronflait à poings fermés sans la moindre poésie ! Je laissai la fillette en colloque avec ses frères invisibles : je laissai le garçonnet aux prises avec les déclinaisons imaginaires ; je laissai le père de famille goûter son calme repos d'honnête homme qui a travaillé la veille, qui travaillera le lendemain ; et ma prière faite, ma méditation terminée, je rejoignis madame R. que...

Mais, au fait, je ne te l'ai pas dit encore et j'aurais dû commencer par là, cependant : Nous sommes en villégiature printanière chez cette parfaite amie.

En vraie Parisienne, tu t'étonneras qu'elle ait quitté la ville aussi tôt, n'est-ce pas ? peut-être n'imagines-tu pas le mois de Mai à la campagne ? Je te soupçonne même de ne le comprendre, de ne l'admettre qu'à Paris?... Sois moins exclusive, mignonne : A défaut de l'art... du jardinier qui remplit vos squares et vos promenades de plantes rares « préparées » en serre chaude, nous avons la nature qui n'est point malhabile ! Elle sème à pleines mains ses trésors au flanc des coteaux, dans l'ombre des vallons, sur l'immensité des plaines... et le germe éclate, la tige grandit, le bourgeon se change en feuille, le bouton devient fleur ! les parfums flottent dans un air que l'haleine des foules n'a point corrompu ; le soleil nous arrive directement et de plein

jet et non par ricochets et par chocs en retour comme aux citadins. Nous ouvrons tous nos pores à ce bienfaisant soleil ; nous respirons à pleins poumons cet air vivifiant ; nous nous imprégnons de ces parfums salubres ; nous nous baignons de corps et d'âme dans la grande nature et nous y puisons une exubérance de vie, un besoin d'agir qui nous initie aux mille secrets des champs, à leurs charmes poétiques, à leurs intérêts positifs.

Etonne-toi donc maintenant, ma petite amie, que les gens assez heureux pour posséder une prairie au fond d'un val, des champs un peu plus haut, des bois sur une crête rocheuse, un étang ou même une simple mare ! et moins encore que tout cela : un coin de terre au soleil avec un toit au milieu, étonne-toi que ces gens fuient les murailles noires des rues qui sentent mauvais, pour assister au réveil de la nature, répondre à ses premiers sourires et recueillir, en même temps, ses premiers bienfaits !

Madame R. qui est bien évidemment un composé de matière et d'esprit aime les beaux levers de soleil ; mais sous le rayon d'or qui l'enveloppe de lumière et de chaleur, elle songe que ce rayon fertilise la terre et prépare d'abondantes récoltes : « Comme les marsages » s'en trouvent bien ! et le verger donc ! les fruits s'y « nouent » à vue d'œil. Madame R. accorde l'hospitalité de ses plates-bandes aux plantes paresseuses et coquettes qui ne servent absolument... qu'à réjouir le regard humain, ce qui est bien quelque chose, à mon avis ; elle les admire avec une douce condescendance ; mais elle décerne une sérieuse estime à la fleur jaune du colza qui produira la silique oléagineuse ; elle se réjouit quand le serpolet fleurit assez abondamment pour qu'une cueillette journalière métamorphose ses lapins de basse-cour en lapins de garenne ; et la religion des « simples » est la seule qu'elle professe en médecine. Aussi utilise-t-elle chacune de ses promenades au point de vue pharmaceutique. Il y en a pour toute l'année, car les différentes fleurs se succèdent depuis le premier soleil de Mars jusqu'à la dernière brume d'automne.

Madame R. a déjà desséché autant de violettes, de pâquerettes et de pas-d'âne qu'il en faudra cette année pour guérir les rhumes de toute la paroisse ; elle possède une énorme quantité de pulmonaire qui en sera le succédané. En ce moment elle recueille du lierre terrestre, toujours

en vue de toux à venir. Elle y joindra plus tard le mélilot émollient, le chèvre-feuille contre les maux de gorge; la camomille contre ceux d'estomac; le sureau sudorifique; le bouillon blanc vulnéraire et adoucissant; l'absinthe cordiale, stomachique, antiseptique et fébrifuge; la petite centaurée aux innombrables vertus; la douce-amère sudorifique, ennemie de la fièvre et de la pulmonie; la ronce elle-même et tant d'autres que nous foulons aux pieds ignorant leurs vertus! tant d'autres auxquelles nous donnons la mort quand leurs sucres bienfaisants sont des sources de vie!

Madame R. lorsque je la rejoignis au potager, semait du chanvre le long d'une planche encore vide. Jela regardai, étonnée. Ce regard était une question :

« On mettra là des choux, répondit-elle; et quand ils auront pour sentinelles de vigoureuses tiges de chanvre, les chenilles repoussées par l'odeur n'oseront en approcher. Le moyen est simple, comme vous voyez.

— Bah! répondis-je, ce n'est là qu'un ennemi de moins! Croyez-vous que, à défaut de chenilles, les moucheron...

— Je le leur défends bien, par exemple! Je souffre ma graine soigneusement pendant plusieurs jours avant de la confier à la terre et cela suffit pour défendre les petits plants contre ces affreux insectes jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se protéger eux-mêmes. Le résultat poursuivi justifie toutes ces précautions, ma chère enfant: les bons choux font la bonne soupe; la bonne soupe fait les bons estomacs; les bons estomacs font la bonne humeur; la bonne humeur fait les bons ménages et...

— De sorte, interrompis-je en éclatant de rire, que le bonheur conjugal ne tient..... qu'à un chou?

— Riez, riez, petite folle; riez! vous me comprenez quand même, je le sais bien! et qui plus est, vous mettez ma doctrine en pratique. Vous savez, tout comme moi, que les maris ne vivent pas seulement de tendres sourires et de douces paroles... Pour les attirer, parfois il suffit de se coiffer à l'air de son visage, de chanter du Schubert ou du Mendelssohn avec sentiment et surtout... d'avoir une jolie dot. Mais pour les retenir, cela n'est point assez! L'homme ne vit pas seulement de pain, est-il dit. Le mari vit encore moins d'amour et de contemplation, si la contemplation et l'amour sont les seuls réconfortants à sa portée, croyez-moi! Il lui faut la table bien servie et la maison bien dirigée; le confort intérieur enfin, ce confort sérieux qui n'a rien de commun avec le luxe de nos jours, qui maintient l'équilibre entre le doit et l'avoir et qui permet de se conserver la tête fraîche et le cœur chaud. Hors de là, point de salut! Ce confort-là ne s'obtient pas en bloc et tout d'une pièce, ma jeune amie; il se compose de détails aussi menus

qu'innombrables. Le soin de chacun d'eux humilierait une femme frivole et superficielle; mais leur ensemble a de la grandeur, puisque la considération, la sécurité, le bonheur des familles en dépendent. Cela vaut la peine de s'en mêler, n'est-il pas vrai? de se lever tôt pour diriger les infiniment petits qui forment ce tout imposant, et de se gâter un tantinet les mains, s'il le faut, en les mettant à la pâte, comme on dit vulgairement. Mais la messe sonne au village. Y venez-vous? »

Nous nous y rendîmes entre les haies d'aubépine en fleurs et nous dûmes traverser le cimetière pour gagner l'église. Les pierres tombales disparaissaient sous un embrassement de stiliaires blanches, de myosotis bleus, de silènes roses et de boutons d'or; les oiseaux chantaient dans les vieux ifs et la résurrection planait sur ce champ de mort...

Quelques paysans priaient à genoux sur les dalles.

« Ils ne savent pas lire, murmura ma compagne à mon oreille; mais ils savent vivre, c'est-à-dire aimer Dieu. Tout est là. »

Tout est là!.. Ce fut l'incessante idée qui m'absorba durant la messe.

Après le saint Sacrifice, nous suivîmes le curé à la sacristie pour lui demander un pieux renseignement. Sur une étagère vermoulue, un missel à la tranche multicolore s'étalait au soleil. Je le feuilletai machinalement.

« C'est un beau livre, m'écriai-je, un beau livre malgré quelques taches de moisissure qui le déparent un peu. »

Madame R. bondit à ces mots.

« Comment, monsieur le curé! vous laissez la moisissure envahir vos livres et les vers peut-être aussi les piquer!.. Mais vous ne connaissez donc pas la poudre de coloquinte!.. Ayez-en toujours dans une fiole bouchée par un parchemin percé de petits trous comme on fait pour la sandaraque, et saupoudrez-en vos livres; battez-les de temps en temps pour en faire sortir la poussière; renouvelez la coloquinte et vous m'en donnerez des nouvelles! »

Décidément madame R. est la femme aux recettes. Heureusement c'est aussi la femme aux bonnes recettes.

Comme nous traversions le village, mademoiselle Antoinette, la fille du percepteur, nous rejoignit en courant.

« Ecrivez-vous bientôt à mademoiselle Jeanne? me demanda-t-elle.

Sur ma réponse affirmative, elle me remit une lettre qu'elle me pria de te recommander instamment.

Donc, je te recommande instamment cette lettre. N'oublie pas de m'en parler bientôt, mon cher cœur.

A toi,
FLORENCE.

MOTS EN CARRÉ

Mes sœurs marchent devant; j'arrive la dernière,
Je suis partout la fin sans me sentir moins fière.

Je nargue la tempête et je brave les flots;
L'ancre au collet, je crie : Honneur aux matelots !

Le roi dont je suis l'arme, en ses étroits domaines,
Asservit sous sa loi tout un peuple de reines.

Amant des vastes mers, en cinglant loin du port,
J'inventai l'instrument qui découvre le nord.

Où sont, dites-le moi, les multiples cortèges
De mes jours, de mes nuits, de mes fleurs, de mes neiges ?

MOSAÏQUE

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges
de la vie, et nous y manquons d'expérience, mal-
gré le nombre de nos années.

(La Rochefoucauld.)

On n'est pas malheureux parce qu'on ne sait
pas lire dans le cœur des autres, mais on le de-
vient si on ne sait pas lire dans le sien.

(Marc-Aurèle.)

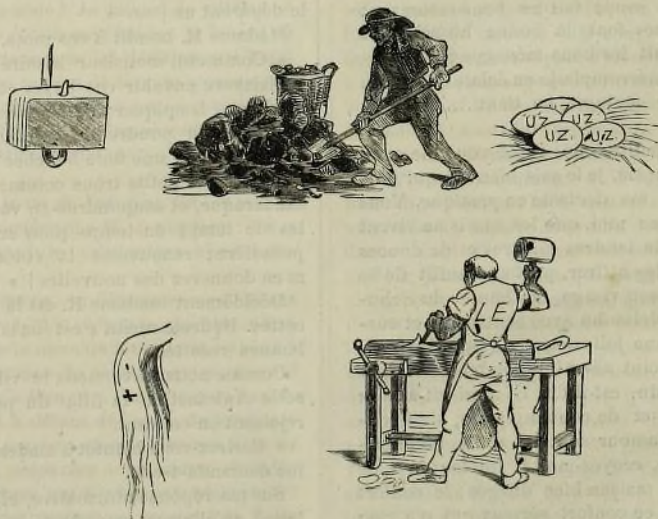
Devise de Chamfort.

Une tortue, dont la tête est traversée par une
flèche, avec les mots : *Heureuse si elle eût été
entièrement cachée.*

Les révolutions sont des temps où le pauvre
n'est pas sûr de sa probité, le riche de sa fortune,
l'innocent de sa vie.

(Joubert.)

RÉBUS



Le mot de l'Énigme d'Avril est : *Secret.*

Les mots en carré d'Avril sont : *Rabat, arabe, baron, aboli, ténia.*

Explication du Rébus d'Avril : *La grandeur et la richesse ne sont pas la félicité.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY